

2015 Numéro 4



Pentagramme

Lectorium Rosicrucianum



A la recherche de rivages pour l'âme

les contours du monde de l'âme



estipere, abesse en haut ainsi en bas – le miracle du quotidien

Pour membres, élèves et amis – lectorium reschiticarum

pentagramme – base de la conscience de l'âme

pentagramme

Le renouvellement est un mot-clé, ou devrait en tout cas l'être, pour les Rose-Croix. L'homme spirituel actif travaille chaque jour au plan puissant et grandiose du rapprochement entre lui-même et son royaume intérieur. Il le fait à l'aide du souffle incommensurable de l'Éternité dont il sait qu'il travaille en lui.

Si d'aventure il se retourne pour évaluer le résultat, c'est pour améliorer sa façon de travailler. Ni le passé, ni le fait d'avoir un but bien défini dans le futur ne sont déterminants. Pour la conscience de l'âme libérée, le passé gnostique est le joyau des travailleurs d'aujourd'hui, et l'avenir une certitude qui rayonne dans le présent. Le Rose-Croix emprunte l'énergie motrice de ses actions au battement de cœur du moment - l'éternel présent - et c'est à l'Éternité qu'il dédie le fruit de son travail. Seul compte le renouvellement, la volonté d'utiliser à chaque instant la force de l'origine, indépendamment de l'acquis, du subjectif, et pour cela, l'inspiration est nécessaire.

L'inspiration est spirituelle, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes.

L'inspiration est un influx spirituel qui devient réalité lorsqu'il peut cohabiter avec une aptitude personnelle. Le nouveau Pentagramme est le résultat d'un tel influx continu. Sa source est le champ de force de l'école de la Rose-Croix ; la qualité de ses élèves détermine la force et le caractère de son contenu.

Avec ce 280^{ème} numéro du Pentagramme (valeur kabbalistique 1 – nous avons commencé en 1979), nous signifions une double transition. Le magazine paraîtra dorénavant quatre fois par an. Dans le même temps, nous travaillons à une version numérique, compatible avec les tablettes, PC et smartphones, qui paraîtra cette année.

Cette première page d'éditorial se veut aussi un appel renouvelé afin que vous nous envoyiez vos contributions, vos pensées inspirées, vos articles et vos réflexions, à notre adresse mail : info@rozekruispers.nl. Efforçons-nous de refléter plus que jamais le travail actuel de notre école spirituelle dans le monde afin que, sous cette forme aussi, la possibilité de l'âme nouvelle renée soit connue et souhaitons que le Pentagramme fasse retentir la vie de la Rose-Croix au niveau mondial.



Couverture

À l'horizon, de nouvelles plages de vie vont se présenter à chacun. Dans les œuvres de Cindy Patrick apparaît un élément étrange exprimant de manière émouvante la recherche d'une réalité de conscience particulière, qui pourrait sembler au premier abord aliénante.

© Cindy Patrick Photography.
<http://www.cindypatrick.com>

Sommaire



- 4 **Le siège de l'âme**
J. van Rijckenborgh
- 8 **La santé**
- 14 **Quand la parole se sacrifie**
- 16 **De ce qui est indicible**
- 20 **L'imposture**
Comment l'or, l'argent et les valeurs essentielles en viennent à se retourner contre l'homme au lieu de lui profiter
- 22 **L'escroquerie**
L'humanité escroquée
L'argent, les archontes et les éons
Ad Broere
- 28 **La tromperie**
Une terre durable est-elle encore possible ?
Frans Spakman
- 37 **Chronique** Le désir instinctif d'être bon
- 38 **L'escroquerie**
Un processus qui a ses limites
- 44 **La Voie Royale**
- 46 **Le grand Ami de Dieu du Pays d'En-Haut**
Sodalis, J.P. Wils
- 60 **Tango des contradictions**
- 64 **Chronique** Résister oblige à travailler sur soi





La pensée lucide de Jan van Rijckenborgh et son grand amour pour l'humanité le conduisirent à fonder, avec Catharose de Petri, une école moderne de transformation de la conscience : le Lectorium Rosicrucianum. L'idée de départ était que combler les lacunes concernant les connaissances situées à l'arrière-plan de l'existence constituerait un levier pour atténuer la souffrance du monde.



Le siège de l'âme

Le matin du *Quatrième Jour* Christian Rose-Croix reçoit de nouveaux habits d'or ainsi que les ornements de la Toison d'Or, preuve que le nouveau vêtement éthérique a influencé le cœur et que le sternum manifeste un rayonnement et un fonctionnement nouveau. Lorsque l'esprit entrera dans les sept cavités cérébrales, il en sera de même pour le cœur du fait que celui-ci est en contact étroit avec la tête. De même que la force de l'âme, par le biais du cœur, provoqua l'ouverture du penser, c'est maintenant l'apport du nouveau penser qui va faire fonctionner le cœur de façon nouvelle.

A ce premier stade de la Transfiguration, le cœur et la tête ont donc subi un changement manifeste. Les candidats ainsi équipés sont conduits vers une porte que Christian Rose-Croix n'a encore jamais vue ouverte et qui donne accès à l'escalier royal, un escalier en spirale comportant 365 marches. La porte de cet escalier s'ouvre toujours devant le candidat dont l'état d'être peut être qualifié de mercurien. Dans le nombre 365 nous reconnaissons, en effet, le nombre de Mercure, nombre qui évoque donc une force et une activité mercuriennes, un état mercurien. Mercure, appelé à juste titre le messenger des dieux, exige – nécessité vitale – que l'Âme se lie aux radiations de l'Esprit afin que, tous deux unis, ils puissent se manifester dans le corps physique et par lui.

Quand la force de l'Âme s'allie à la force de l'Esprit, quelque chose s'ouvre au plus profond de la nature humaine, mais il faut que cette ouverture ait lieu dans le sens du véritable apprentissage gnostique. Mercure a toujours été le grand symbole de l'initiation : – le symbole de la Lune, symbole de l'Âme ; – le symbole du Soleil, symbole de l'Esprit ; – le symbole de la Croix, symbole de la matière. Ce chemin d'apprentissage c'est le chemin de croix du non-moi, en reddition totale de soi, le chemin de croix de Jean : « Non pas moi, mais l'Autre en moi. Il doit croître et je dois diminuer. » L'homme qui va ce chemin conquiert l'Âme et donc l'Esprit. S'il s'ouvre quelque peu à l'Âme, il est tenu de recevoir aussi l'Esprit. Il subit l'épreuve des sept poids. Les sept poids sont remis à leur place. Dans sa tête, l'Eau Vive inonde

Dès le départ et jusqu'aux dernières conférences qu'il donna, J. van Rijckenborgh, n'a cessé de placer *Les Noces Alchimiques de Christian Rose-Croix* (1459) au centre de notre attention et en a révélé les nombreux niveaux, comme autant des clefs cachées.

les sept sources de conscience et il ne peut faire autrement que de boire cette Eau, donc de vivre et d'agir par Elle. Aussitôt le processus de la Transfiguration commence, c'est le début de la phase mercurienne, qui comporte trois aspects : l'Esprit, l'Âme et le corps. Il vaudrait mieux dire : l'Âme, l'Esprit et le corps, parce que dans ce processus, c'est l'Âme qui vient en premier. C'est l'Épouse qui attend l'Époux. Quand l'Âme, l'Esprit et le corps s'unissent les uns aux autres et que le candidat devient le vivant symbole de Mercure, l'escalier en spirale s'ouvre, le passage royal unique et direct entre la tête et le cœur, dont le chakra du cœur devient la porte ouverte.

Avant de poursuivre, répétons que, dans l'être ordinaire de la nature, la conscience siège dans le cœur et dans la tête, le chandelier de la conscience brûle dans le cœur et dans la tête, et qu'il y a divorce entre ces deux aspects de la conscience. On ne saurait parler ici d'unité car les raisons et considérations du cœur sont, en général, absolument différentes de celles de la tête. Et comme le cœur est en liaison directe avec le corps astral, le cœur exerce une puissante domination sur la tête ; c'est pourquoi l'on dit : « Ce que le cœur ne veut pas, dans la tête n'entre pas. » Comme dans l'être né de la nature le facteur astral « cœur », c'est-à-dire l'âme naturelle, joue le rôle principal, la conscience cérébrale, alimentée par le fluide astral des sept cavités cérébrales ne joue que le rôle intellectuel bien connu ; par suite, les divers centres cérébraux s'accordent parfaitement à l'état naturel et finissent par se cristalliser au point que tout changement devient impossible, l'intéressé dût-il plier sous le poids des maux, de la misère et de la souffrance. Car l'intelligence, avec les principes intellectuels qu'elle se donne, ne peut plus discerner aucune autre voie ! De la sorte,

les êtres nés de la nature poursuivent leur chemin, dotés d'une âme née de la nature, jusqu'à ce que la fin survienne.

Au commencement du Quatrième Jour apparaît un état absolument différent. Auparavant, il n'était pas question d'une véritable manifestation de Mercure. Chez l'homme né de la nature, le sanctuaire de la tête est un temple que le cœur, c'est-à-dire les instincts naturels, profanent entièrement. Quant à l'intelligence, elle est chez lui uniquement occupée à résoudre les problèmes de la conservation de soi et de la lutte pour l'existence. Lorsque la philosophie hermétique qualifie l'homme né de la nature d'homme-animal, donc d'être doué de vie, sans plus, elle a totalement raison.

Mais dans l'état d'être que décrit le passage analysé ici, le cœur a racheté sa faute capitale envers la tête par l'abandon total de tout désir instinctif. Le cœur s'est ouvert sous l'effet des sept rayons du Cœur central du microcosme. L'âme est renouvelée, une nouvelle nuée astrale se déploie dans le champ de respiration et l'Esprit peut toucher le chandelier à sept branches du sanctuaire de la tête. Le sacrifice du sang a frayé de force le chemin vers le haut.

Et voici que s'ouvre une nouvelle porte ; un équilibre s'instaure entre le cœur et la tête, entre l'Âme et l'Esprit. Car ce qui se trouve dans la tête est maintenant aussi dans le cœur et ce qui se trouve dans le cœur est aussi dans la tête, le sanctuaire supérieur.

Dès lors Alchimia, la Jeune Fille, met le candidat en mesure de suivre, avec le feu du serpent, le nouveau chemin vers le haut. Il gravit les marches sous la conduite d'Alchimia. Et ils arrivent au sommet, « sous une voûte peinte où les reçoivent soixante vierges richement vêtues ».

Vous avez certainement lu ou entendu

dire que la pinéale, la plus haute branche du chandelier, était comparée à une rose ou à un lotus à soixante pétales. Vous comprenez donc ce que ce passage veut montrer. C'est la description de la première rencontre du candidat avec le Roi et la Reine et sa mise en présence de tous les aspects et de toutes les forces de sa conscience.

L'Âme siège à l'endroit qui lui a été assigné par ordonnance divine, c'est-à-dire

La Toison d'Or est le signe que le sternum est devenu rayonnant, que de nouvelles valeurs habitent le cœur et sont désormais actives dans la raison

.....

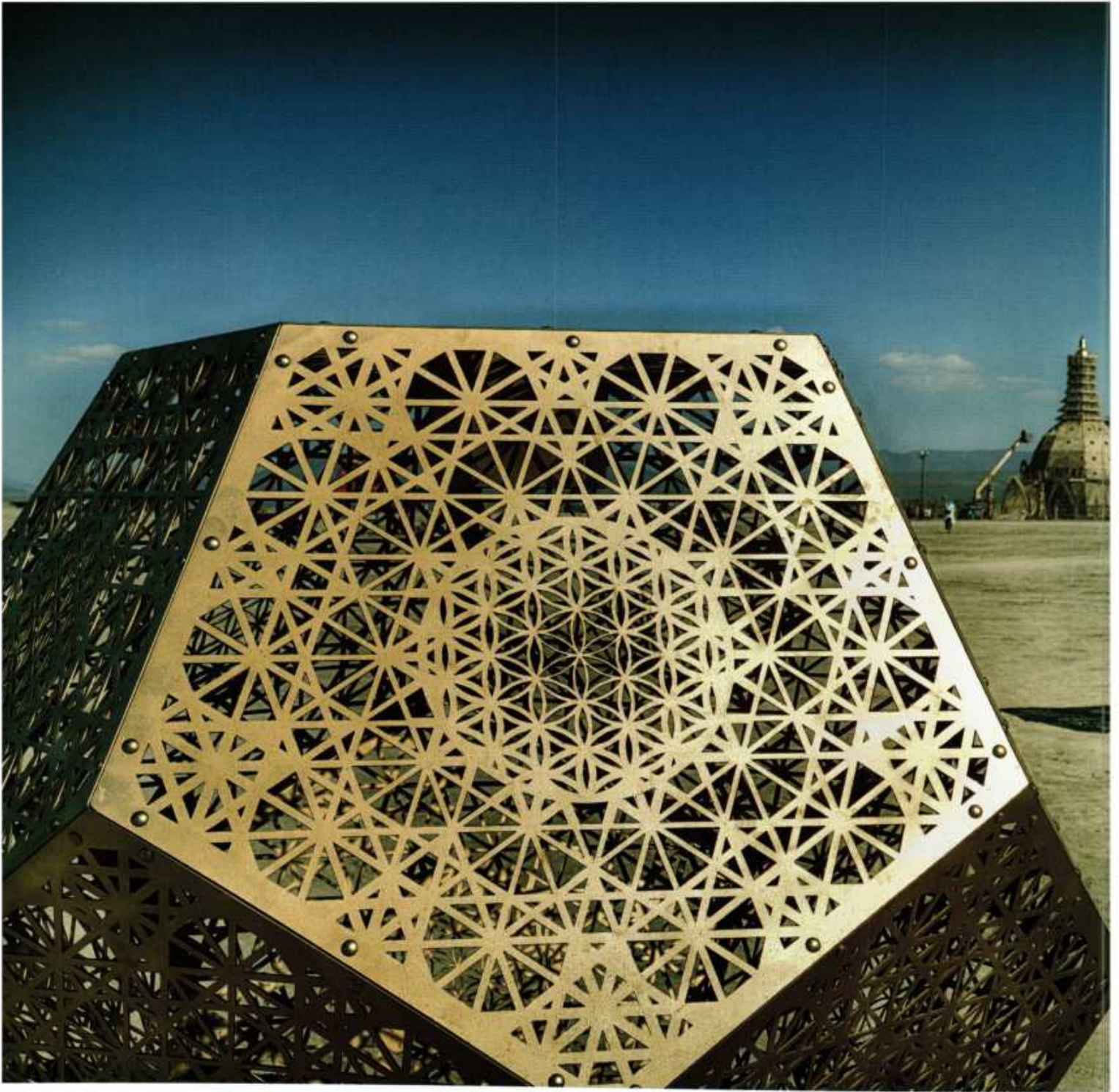
dans le sanctuaire supérieur, près du Roi, près de l'Esprit. Cette grande victoire de l'Âme est d'une importance sans mesure pour le candidat. L'Âme est soustraite au cœur, afin que les radiations spirituelles de l'Esprit Septuple accèdent aux sept cavités cérébrales. Alors l'Âme et l'Esprit assurent le contrôle de l'existence entière et la division qui causait tant de douleurs disparaît. Aussi Christian Rose-Croix exulte-t-il littéralement quand il dit : « Si je n'avais pas été amicalement admonesté par la Reine, hier, je me serais oublié moi-même et aurais comparé au ciel cette splendeur indicible. Car, outre

que la salle étincelait d'or fin et de pierres précieuses, le vêtement de la Reine était si magnifique et si resplendissant que j'étais incapable d'en soutenir la vue. » Sans doute serait-il bon, pour finir, de jeter encore un peu de lumière sur quelques détails de l'ensemble afin de rendre plus concret ce qui pourrait paraître trop abstrait. Pour commencer, encore un mot de plus sur l'escalier en spirale menant à la Salle des Noces Royales. C'est le symbole de la liaison entre le chakra du cœur et le chakra supérieur de la pinéale. Quand l'Âme est renée et que les sept branches du chandelier brûlent

dans la sérénité et l'unité, se développe littéralement dans le corps, entre la tête et le cœur, une liaison de lumière éthérique ne comportant aucun aspect anatomique. Cette liaison est constituée d'éther réflecteur et d'éther lumière – éthers mentaux et sensoriels visiblement animés d'un mouvement en spirale. C'est ce que symbolise l'escalier en spirale.

Enfin jetons un coup d'œil préliminaire sur la Salle des Noces elle-même, la partie du cerveau qui abrite la pinéale et qui est le siège de la plus haute révélation de l'Esprit à condition qu'il soit uni à l'Âme. Dans cette partie du cerveau qui abrite la pinéale, se projette non seulement la lipika du microcosme, mais aussi la lipika du monde de l'Âme vivante. Compte tenu du fait que cette possibilité apparaît au moment de la résurrection de l'Âme émanant du Cœur central du microcosme, on comprend que la Reine ait produit une aussi éblouissante impression sur Christian Rose-Croix : « Comme les étoiles dans le ciel, cela dépassait en sublimité tout ce que j'avais tenu pour beau jusqu'à présent. » En effet ! Sans oublier que tout ceci n'est encore qu'un commencement ! ✨





La santé

Qui est en bonne santé n'y prête aucune attention. Une bonne santé, sans nécessiter une concentration particulière, nous procure une liberté d'action naturelle. Ce qui nous donne le loisir de profiter de tout. Mais à force de nous occuper d'un tas de choses, nous en oublions... la santé.

Comme la situation est différente pour une personne malade ! De même que la santé nous donne des ailes et détermine nos vies, à l'inverse nous devenons très limités lorsque nous sommes malades. En premier lieu, nous sommes accablés par notre malaise car quand les signes et les symptômes apparaissent, nous sommes forcés d'y prêter attention. Et si la maladie est sévère, il reste peu ou pas de place pour autre chose tant elle exige toutes nos forces. Nous allons devoir demander de l'aide. Lorsqu'un médecin est lui-même malade, il devient généralement tout à fait impuissant. Il n'est pas surprenant que les médecins et le monde médical fassent de la maladie l'objet de leurs études. La guérison signifie avant tout le soulagement, la libération de la maladie. On l'a toujours célébrée comme une victoire car elle donne aux médecins et aux patients – et peut-être aussi aux pharmaciens – le sentiment d'avoir résolu une énigme. Bien que beaucoup de questions médicales soient résolues – ce qui se révèle évidemment très positif –, nous allons découvrir que le vrai mystère n'est pas pourquoi et comment nous tombons malades, mais plutôt ce qu'est la santé. L'Organisation Mondiale de la Santé a longtemps défini ce mot en termes « d'absence de maladie ». Récemment elle a révisé sa conception et parle désormais d'un état de complet bien-être physique, mental et social. Cependant, elle n'était pas sa définition, ce qui est pour le moins étonnant ! Ainsi, dans notre perception et notre conscience, la santé et la maladie sont à l'opposé l'une de l'autre. Cela ne nous surprendra donc pas que, depuis l'Antiquité, deux écoles de médecine existent. Dans l'une, on se concentre sur la maladie, ses symptômes et les moyens de la combattre. L'autre école se focalise sur les forces régénératrices innées de l'homme et de la nature. Dans la Grèce antique, l'école qui luttait contre la maladie se trouvait dans la ville de Knidos, sur la terre ferme ; l'école axée sur l'auto-régénération était située à l'opposé, sur l'île de Kos, avec le célèbre médecin Hippocrate



comme guide. Ce dernier ne se considère pas comme un adversaire des combattants de la maladie, mais décelait le chaînon manquant entre leurs approches respectives.

Bien sûr, dans certains cas il est nécessaire de combattre la maladie, en particulier dans la phase aiguë, mais cela n'offre qu'un équilibre temporaire. De plus, il est important de réaliser qu'on n'a pas fait un pas vers la santé. Qui approche la maladie en terme de lutte va à la rencontre d'une série de batailles sans fin. Un jour, il se retrouvera épuisé parce que la victoire est impossible. Hippocrate voyait la maladie comme une expression de la vie telle que nous la connaissons, telle que nous sommes obligés de la subir. La maladie est l'autre pôle de la santé, qui s'avère nécessaire afin de corriger ce qui semble aller de soi, mais qui de façon imperceptible a dévié.

Devons-nous alors simplement accepter tout ce qui nous advient ? Et attendre patiemment une guérison éventuelle, attendre jusqu'à ce que, de façon naturelle, nous puissions « aller mieux » ?

C'est ce raisonnement désespéré qui met l'homme sur la voie du combat. Et lorsque la situation semble s'améliorer, qu'un équilibre est rétabli temporairement, médecin et patient s'asseyent et se détendent. Cependant, ils ne voient pas – ou considèrent comme allant de soi – que les armes ont causé des dommages ; que le problème est simplement déplacé, et n'a donc pas été résolu. Quelquefois ce n'est que beaucoup plus tard que l'on s'en aperçoit, et souvent la relation de cause à effet n'est pas du tout établie.

La question demeure : devons-nous abandonner définitivement toute lutte, tout combat ? Certes non, il faut en premier lieu protéger l'organisme des dommages permanents, des excès - de la même manière que, dans notre jardin, nous protégeons les plantes vulnérables contre le gel sévère, sans en faire des plantes de serre pour autant. Donc : combattre où c'est nécessaire et promouvoir la santé, là où c'est possible. Tout comme le printemps est caché au milieu de l'hiver, la fleur délicate reste abritée dans son bourgeon tant qu'il gèle. Elle attend patiemment, comme

le papillon dans son cocon, jusqu'à ce que son temps soit venu. Mais est-ce bien là attendre... ou au contraire une manière de travailler plus ardemment ?

De même la santé semble-t-elle s'éclipser lorsque règne la fièvre. Elle n'est pourtant pas absente, mais agit dans le secret, de manière différente et non pas moindre.

Nous sommes tellement habitués à placer la santé en face de la maladie que cela finit par sembler logique. Demandez à quelqu'un qui a une forte grippe depuis plusieurs jours à quoi il aspire le plus ! Qui prend le temps d'étudier la maladie et la santé de façon impartiale découvre que la maladie est un instrument de vitalité et de santé. Elle est toujours un effet de cette force dynamique et mystérieuse qui nous pousse vers un équi-



libre supérieur, vers la véritable harmonie. Qui peut reconnaître cela dans sa propre situation de vie réagira de façon différente face à la maladie. Il ou elle comprendra naturellement que celui qui est malade non seulement souffre, mais aussi – ce qui est beaucoup plus important – qu'il est accompagné. L'art de la guérison, de l'auto-guérison, ne signifie pas s'abandonner à la souffrance, l'accepter passivement mais se tenir dans le « laissez-vous guider ». Se « laisser-guider » se manifeste comme une attitude consciente et donc active. La guérison, au sens d'un processus qui mène à la véritable harmonie, ne peut être associée à la passivité. Stagnation signifie régression, et la passivité est liée à la résistance. Suivre le mouvement est toujours une activité, une action intelligente qui a lieu dans le calme. Aller dans le sens d'un tel processus exige également le lâcher-prise, l'abandon de l'ancien et le renoncement à ce qui a été reçu du bagage génétique. Cela exige de nous la claire compréhension des processus vitaux à l'arrière-plan des phénomènes, l'acceptation de la raison d'être de la maladie,

BURNING MAN-FESTIVAL (FESTIVAL DE L'HOMME EN FEU)

Ces photos sont celles d'une série de sculptures au laser de HYBYCOZO qui furent exposées au Festival de l'Homme en Feu dans le désert Black Rock du Nevada (EU). HYBYCOZO (pour hyperspace bypass construction zone) est un projet qui opère à l'intersection de la science, de la technologie et de la culture. Ces sculptures sont inspirées par le livre *Hitchhikers Guide to the Galaxy* (Le guide des auto-stoppeurs vers la galaxie) et traduisent la passion de porter l'art de l'installation à un niveau supérieur par sa conception, sa technologie, sa géométrie.

©<https://www.kickstarter.com/projects/hybycozo/hybycozo-the-hyperspace-bypass-construction-zone>



« Celui qui se guérit a raison. » « Le corps ne ment jamais. » Dixit Paracelsus

laquelle veut nous conduire quelque part. Qui tombe malade se tourmente souvent avec la question du pourquoi. Pourquoi cela m'arrive-t-il ? Qu'ai-je fait de mal, aurais-je pu agir différemment ? Les réponses à ces questions se perdent dans la multitude de facteurs issus de notre passé. La raison de la maladie nous place directement devant une possibilité, ouvre pour nous un chemin, le chemin de la vie. Sur ce chemin, la patience est un outil important. Les personnes actives confondent souvent patience et passivité. Mais pour être vraiment patient, alors que l'envie d'agir nous démange très tôt, on a certainement besoin, outre de compréhension, de force et de persévérance. De même que la vraie guérison ne peut être associée à la passivité, elle ne peut l'être non plus à une simple lutte. Nous disons souvent que notre santé est notre principale préoccupation, et à juste titre, mais dès que nous sommes confrontés à la maladie, nous tombons souvent dans la peur et saisissons les armes. Et justement la médecine occidentale moderne conforte ces craintes. En outre, elle a adopté le principe de la maîtrise totale de la santé. L'idée qui se trouve derrière cette approche est qu'un jour tout sera résolu, tout sera découvert et que l'homme, tel un Dieu, se prononcera sur la vie et la mort. En revanche, nous voyons les contradictions qui découlent de cette approche s'accumuler de plus en plus. La croissance actuelle des connaissances médicales est si rapide que le coût des applications

pratiques risque de devenir inabordable. Rester au courant de tout est devenu impossible pour un médecin généraliste. C'est la raison pour laquelle celui-ci est de plus en plus obligé de suivre des directives et des protocoles établis. N'est-ce pas le comble de l'ironie : en raison de l'accumulation de connaissances, il ne peut plus penser par lui-même, ce qui le lie à des règles ! Autre aspect surprenant : le fait que les maladies aiguës, les maladies dites « chaudes », sont en grande partie maîtrisées, alors que les maladies chroniques dites « froides » sont en forte augmentation. Actuellement aux Pays-Bas, on compte plus de cinq millions de malades chroniques et parmi les personnes âgées de plus de soixante-quinze ans, 80 % souffrent d'au moins une de ces maladies. Il n'est donc pas étonnant que peu de gens meurent encore naturellement de vieillesse. Tant que nous continuerons à voir la maladie comme l'opposé de la santé et agirons en conséquence, tant que nous la réprimerons et la combattons, les maladies chroniques, c'est-à-dire « permanentes », seront en augmentation. Il en est tout autrement lorsque nous voyons la santé et la maladie comme deux expressions d'une seule et même force vitale plus élevée, d'une seule et même force-lumière qui veut illuminer notre chemin de vie. Tant que nous ignorons et refoulerons ses indications, cette force fera apparaître de nouveaux indices, de nouvelles expériences, de nouvelles

formes de maladies, sorties de son arsenal inépuisable, pour témoigner que la Lumière est éternelle, que l'Esprit ne nous abandonne jamais. Nous comprendrons ainsi que l'idée de la malléabilité de la vie, d'une vie façonnable à souhait est le résultat de l'orgueil d'une intellectualité corrompue. Corrompue et empoisonnée par l'isolement, par la volonté de se suffire à soi-même, de pouvoir tout comprendre sans l'Esprit.

Que se cache-t-il derrière cette prétention ? Ce ne peut être que la peur. La peur de tout perdre, la peur d'être dépendant, de ne plus avoir de contrôle. C'est notre manque de connaissance véritable qui nous chasse continuellement dans la mauvaise direction. La première et la plus importante étape sur le chemin est de reconnaître cet état pitoyable. Nous ne savons rien, nous nous sommes désespérément fourvoyés, nous sommes fondamentalement malades. Des médecins célèbres comme Hippocrate et Paracelse ont toujours affirmé que la vraie guérison n'était possible que si nous acceptions positivement notre condition de malades.

Accepter cela positivement relève d'une attitude active et intelligente. C'est, rempli de désir, « lever les yeux vers la montagne », le domaine de l'Esprit vivifiant, d'où vient notre salut. Lorsque l'élève est dans cet

état d'âme orienté vers l'Esprit, alors le Maître apparaît. L'élève est dans le processus de création de sa propre maîtrise. Tel est le sens des mots de Paracelse que nous connaissons bien :

« Nul ne sera l'esclave de quelqu'un d'autre, qui peut être son propre maître. » Le légendaire Hippocrate connaissait, comme nous l'avons dit, le chaînon manquant dans l'approche coutumière de la santé. Il savait que seul l'Esprit apporte la santé véritable. Comme la chaleur de la fièvre aide de nombreuses maladies aiguës à guérir, le feu de l'Esprit est une médecine de premier ordre. La tradition raconte qu'Hippocrate libéra une ville de la peste en organisant partout des brasiers dans lesquels les morts et leurs biens étaient brûlés. Il avait découvert que les gens qui travaillaient près du feu dans les fonderies étaient toujours épargnés par la peste. Les grands en esprit ont généralement parlé à leurs élèves en paraboles. Ils connaissaient la grande loi de cohésion sur laquelle tout repose. L'âme sensible et éveillée de l'élève recevait ainsi le fluide de la vérité, par lequel il était conduit à explorer plus profondément et à rechercher la plus haute autorité, la puissance de l'Esprit, qui amène tout à manifestation, qui nourrit, réchauffe et guérit. Cette âme éveillée est appelée par Karl von Eckartshausen « l'homme intérieur », un homme toujours jeune, noble, l'archétype du soi et le modèle de l'homme extérieur. Il est impossible de parler de façon directe de la Force de l'Esprit, de son feu salvateur et unifiant. Voilà pourquoi on voit des bibliothèques entières remplies d'ouvrages sur la guérison par des forces de notre nature terrestre, mais très peu au sujet de la guérison par les forces de la nature supérieure. Paracelse dit que la médecine de la vie véritable est basée sur une nouvelle naissance. Cette médecine libère l'homme

du cycle des naissances et des morts. La nature terrestre n'est pas adaptée à cette médecine et n'en a jamais constitué le domaine d'application. Paracelse conclut donc que la médecine céleste n'a pas de terrain sur terre où pouvoir grandir et prospérer. C'est seulement dans un corps renouvelé que ses remèdes, ses moyens thérapeutiques acquièrent et manifestent puissance et efficacité.

Il exhorte ensuite ses auditeurs à appliquer la médecine céleste avec plus d'estime et d'amour que la médecine corruptible. Il ressort de ses écrits que Paracelse était un homme extrêmement pratique et concret. « Qui se guérit à raison » était l'un de ses adages favoris ; mais aussi : « Le corps ne ment jamais ». En ce qui concerne ce dernier adage, beaucoup de penseurs ultérieurs reconnurent que le symptôme, le signe fonctionnel de la maladie, est un pur reflet logique de ce qui nous « indispose », littéralement, de ce qui nous manque ; non pas dans notre corps, mais bien dans notre conscience.

Nous disons intuitivement : « Je ne suis pas bien ». L'homme qui est orienté sur la nature terrestre cherche à retrouver le naturel familier, il cherche la « restauration »... de l'ancien état. L'homme qui est orienté sur l'Esprit sait que le symptôme vient l'aider à trouver un ordre supérieur, celui de l'harmonie avec l'Esprit, et qu'il doit renoncer à l'ordre ancien.

Il est de peu d'importance que cette étape soit la première ou la dernière sur la voie de l'harmonie divine. La santé terrestre secondée par son assistante, la maladie, a un seul objectif : la réunion parfaite du corps et de l'âme avec l'esprit. C'est cela la guérison ultime, salutaire.

Tout le reste constitue la grande école des expériences où l'équilibre intérieur est maintenu fragilement afin d'éviter une cristallisation toujours menaçante. Nous ne sommes jamais « en ordre », il n'y a

pas de paix durable. Quand nous ne réfléchissons pas sur le sens profond de la santé et de la maladie, guérir ne représente plus qu'un sentiment de soulagement, toujours temporaire. Dans le cas contraire, la maladie est un cri, un appel, même si son contenu réel ne peut être que pressenti.

La santé, nous l'avons vu, est une notion subtile, insondable qui représente, avec la maladie, une expression de la vie elle-même. Elle n'est certes pas un privilège réservé aux jeunes. Le mourant peut également y participer ou bénéficier de ce processus de guérison, et « sauver » sa vie, non pas selon le corps, mais selon l'âme immortelle.

Mourir est inextricablement lié à notre existence temporelle, mais dans notre intériorité immortelle, la mort n'a plus de place, parce que dans la vie de l'âme-esprit, nous abandonnons tout, naturellement et complètement, aussi naturellement que nous respirons aujourd'hui.

Pour garder cette pensée en nos cœurs, voici pour conclure comment Maître Eckhart formula l'idée de l'abandon : « Au nom de la vérité éternelle de Dieu, je déclare que Dieu est obligé d'épancher toute sa puissance dans toute personne qui s'est abandonnée elle-même jusqu'au dernier retranchement ». ★

Quand la parole se sacrifie



Au fond des grottes, on n'a pas de « réseau ». Il existe encore quelques endroits sur terre qui ne sont pas mitraillés par les satellites et où le silence règne vraiment comme il y a des siècles. Partout ailleurs l'homme est soumis aux rayonnements qu'il a mis en place lui-même. N'est-ce pas étrange que le silence soit devenu aussi rare ?

Tout ce qui se raréfie est désiré, si bien que le silence est devenu peu à peu un objet de convoitise. De tous côtés sont proposées des retraites où les circonstances extérieures sont censées contribuer au silence dans la tête, tellement souhaité. C'est-à-dire à la possibilité de revenir à soi-même, pour parvenir à son véritable soi, et à donner de l'espace au divin en soi.

Max Heindel l'exprime avec poésie : « Le silence est un facteur important pour la croissance de l'âme. Il nous faut développer à l'intérieur de nous – et nous le pouvons – la vertu du silence, sinon la croissance de notre âme sera médiocre. [...] Il existe la méthode sûre que voici : tenir bon dans le vacarme du champ de bataille

du monde et tâcher d'être serviable sans rechercher son propre intérêt. Car c'est précisément dans les circonstances les plus difficiles que notre âme rassemble ses matériaux pour se construire – et en même temps pour construire dans notre for intérieur un sanctuaire empli de cette musique paisible qui résonne toujours dans l'âme servante telle une source d'élévation et de joie, au-delà de toutes les vicissitudes de l'existence terrestre. »

Max Heindel poursuit : « Quand nous possédons en nous l'église vivante, que nous sommes de véritables temples vivants, alors nous pouvons, à chaque instant où notre attention n'est pas obligatoirement sollicitée par des affaires du siècle, nous retirer dans cette maison spirituelle, qui n'est pas faite de nos mains, et nous

rafraîchir à l'harmonie qui y règne. Nous pouvons faire cela de nombreuses fois par jour de manière à restaurer l'harmonie chaque fois qu'elle a été perturbée par les heurts dans nos fréquentations journalières. »¹ Voilà une vérité intemporelle formulée il y a un siècle : la nécessité de construire au plus profond de nous-même un sanctuaire afin de mettre en place la possibilité d'y recevoir quelque chose de supérieur. Quand on peut vraiment être silencieux, on a de l'or entre les mains. Le silence est la porte qui mène à une dimension supérieure. Voilà ce qu'est le mystère du silence, du silence sacré, du silence créateur.

L'Ogdoade et l'Ennéade

Que le silence soit d'un ordre supérieur, cela se retrouve dans le texte de Nag Hammadi où il est question de l'Ogdoade et de l'Ennéade. On y trouve des



hymnes qui sont chantées en silence, intérieurement, en l'honneur de l'Unique. Dans l'opuscule du symposium *La Sagesse d'Hermès*⁽²⁾, Jean-Pierre Mahé se demande dans sa contribution : *L'hymne hermétique : une préparation au silence*, quelle était la fonction de ces hymnes. Il évoque « l'offrande des mots » :

« Une offrande de mots exige l'épanouissement de l'âme et de l'esprit, l'effort orienté de toutes les facultés spirituelles qui se précipitent à la rencontre de la transcendance divine. Pendant cet effort, l'esprit se mélange à tel point aux paroles de sa prière que son transport constitue l'essence de l'offrande : « Nous Te remercions, notre âme et notre cœur tout entiers dirigés sur Toi. » Chaque tentative de louange de la divine transcendance se heurte à l'impuissance de traduire celle-ci en mots. – Il est difficile de se faire une image de Dieu, et même si quelqu'un y réussit, il ne sera pas en mesure de la décrire. »

C'est pourquoi la parole se sacrifie pour invoquer « l'inexprimable, l'indicible que seul le silence peut nommer ». Le sacrifice de la parole atteint donc son climax dans

la prière silencieuse. Dans l'*Ogdoade* et l'*Ennéade*, l'exercice s'accomplit sous nos yeux, mais on n'y arrive pas directement, on doit passer par quelques tentatives infructueuses avant d'être à même de « chanter une hymne en silence ».

Plus loin, Mahé dit encore :

« C'est arriver à un état où l'on constate son impuissance à exprimer l'inexprimable grandeur de Dieu tout en consentant à se donner soi-même dans le silence. Celui-ci n'est pas une simple absence de bruit, mais une prière ; il n'est pas un vide ni une perte de conscience mais une concentration de la pensée fondée sur une sensation très intense de l'être, une submersion dans l'invisible. »

Qui veut sacrifier les mots et s'exercer au vrai silence a de l'or entre les mains. ✪

Une offrande de mots exige l'épanouissement de l'âme et de l'esprit, l'effort orienté de toutes les facultés spirituelles

Notes

1. Max Heindel, *Enseignements d'un initié, tome 2 – Glanes d'un mystique*, Éd. La Maison Rosicrucienne, Aubenas, 1987

2. Opuscule du symposium *La sagesse d'Hermès*, en néerlandais

De ce qui est indicible





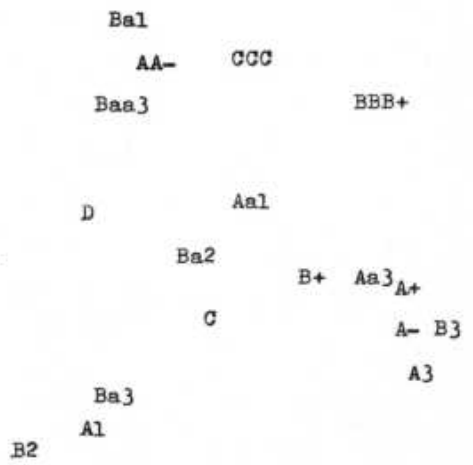
« Il est impossible de donner une image de la réalité éternelle du Royaume immuable. Dans le monde dialectique il n'existe ni forme, ni son, ni couleur, ni sentiment, ni aucune idée qui lui soit comparable. La vérité éternelle ne peut donc jamais être parfaitement exprimée ; impossible de la transmettre de bouche à oreille ; et aucune plume ne saurait en faire la description. C'est absolument impossible même pour les initiés les plus sublimes. »¹

Quand il y réfléchit bien, le chercheur de vérité se trouve placé devant certaines questions pressantes : sommes-nous condamnés à nous taire au sujet de l'éternelle vérité, ou devons-nous, même de façon maladroite, continuer à en parler ? Autrement dit, pour partager ce qui nous touche au plus profond de nous-mêmes, vaut-il mieux garder le silence ou au contraire en parler ? Parler et se taire entretiennent une relation complexe et paradoxale. Un silence significatif entre deux personnes les met souvent d'accord de façon singulière, et il semblerait que, dès que les mots sont de la partie, les deux ne se comprennent plus. Non moins paradoxalement, la langue profane aussi bien que la langue sacrée fourmillent de poèmes lyriques dédiés au silence et au fait de se taire. De même, dans les bibliothèques de toutes les traditions, de nombreux textes louent l'art de se taire alors qu'ils expliquent, pléthore de mots à l'appui, combien ceux-ci sont en fait inutiles. D'ailleurs dans la culture ancienne comme dans celle d'aujourd'hui, il y a excès de mots. Qu'ils soient profanes ou sacrés. Ce ne sont cependant toujours que des mots, comme si nous ne pouvions pas exister sans eux.

Toute l'eau de la mer dans un petit trou

De manière quasi générale, les hommes ayant rencontré la Lumière ont un besoin irrésistible de communiquer leur expérience. Ils en parlent avec réserve, ils tâtonnent et cherchent les mots justes, en faisant un grand cercle autour du mystère. Ou bien ils utilisent des mots grandiloquents, extatiques comme s'ils avaient puisé directement à la divinité même. Quoi qu'il en soit, les chercheurs de vérité ne peuvent pas s'empêcher de parler et d'écrire. « Le messager essaie de donner au monde l'océan tout entier dans une

E	O	E	O	E	O	E	O
L	L	L	L	L	L	L	L
O	I	O	I	O	I	O	I
P	G	P	G	P	G	P	G
O	O	O	O	O	O	O	O
G	P	G	P	G	P	G	P
I	O	I	O	I	O	I	O
L	L	L	L	L	L	L	L
O	E	O	E	O	E	O	E



bouteille. »³ Par cette parole, Inayat Khan exprime le caractère impossible de la mission que les chercheurs se donnent. À l'instar de ce père de l'Église romaine qui se fit reprendre par un enfant : « Saint Augustin, méditant sur le mystère de la Trinité, se promène au bord de la mer et rencontre un petit enfant qui, équipé d'une cuiller (ou d'un coquillage), lui explique vouloir transvaser toute l'eau de la mer dans un petit trou qu'il a creusé dans le sable de la plage ; au saint qui s'étonne d'une entreprise aussi irréalisable, l'enfant, qui se révèle être un Ange (ou, selon une autre version, l'Enfant-Jésus lui-même), rétorque avant de disparaître : « Cela me serait plus facile qu'à toi d'épuiser, avec les seules ressources de ta raison humaine, les profondeurs du mystère de la Trinité. »⁷

Tous ceux qui s'efforcent de parler de l'essence des choses rencontrent la pénurie de mots, utilisent des expressions inadaptées ou fournissent un langage abscons. Autrement dit, plus on utilise de mots, moins ils nous parlent !

Nos mots frapperaient-ils en vain à la porte de l'indicible ? Peut-on espérer recevoir un jour une réponse à nos questions existentielles ? Et, pour prendre une image, reste-t-il encore de la place pour l'Autre à l'auberge du langage ? Ou serait-il possible que la langue sacrée, considérée comme un levain pour les choses essentielles, en

soit imprégnée au point qu'il nous soit toujours possible, quoi qu'il en soit, de goûter « Cela », au besoin dans les espaces blancs entre les lignes ? Catharose de Petri écrit à ce sujet : « Vous devez cependant comprendre que la Parole perdue culmine au-delà de la méthode, au-delà de l'écriture sainte, au-delà de la conception philosophique. »³ Cela revient à dire que nous sommes aveugles, que nous sommes incapables de comprendre lorsqu'il est écrit : « Lis, mais il n'y a pas ce que tu lis. »⁴

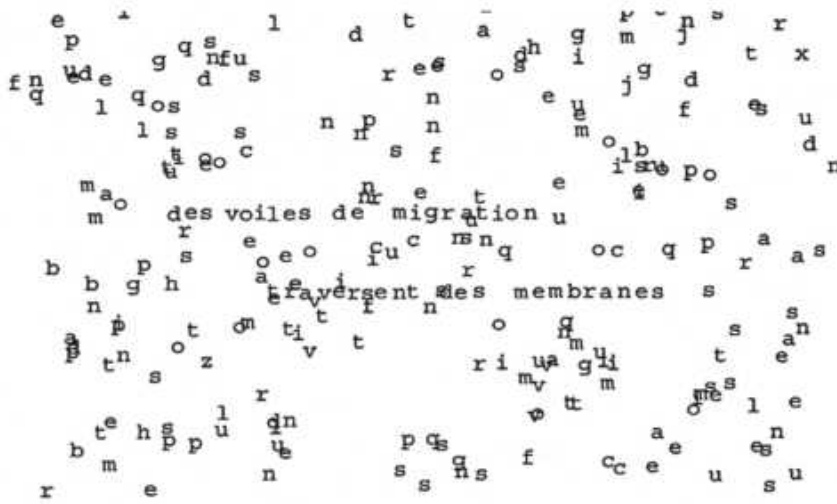
Ou, au contraire, s'y trouverait-il beaucoup plus que ce qui y est écrit ? Quelles sont les conditions pour que les mots deviennent des clés et que soit ainsi démentie l'affirmation que discourir de ce qui EST sera toujours inadapté et prétentieux, comme l'Écclésiaste l'affirmait ?

À ce niveau nous pouvons être aidés par une écrivaine, Emily Dickinson, qui constate, avec un esprit réaliste : « Pour chaque idée je trouvais les mots, toujours je les trouvais, sauf Un. »⁶ Aurait-elle eu connaissance de l'unique pensée pour laquelle sa langue ne possédait pas de mots, mais dont, pourtant, elle avait intérieurement connaissance « avant la lettre » ? Mais une pensée sans mots est-elle possible ?

Peut-on penser sans langage ? Par ailleurs, peut-on laisser l'esprit s'exprimer à travers la lettre morte ? Non prise littéralement mais vue comme la suggestion intuitive d'une perception, d'une expérience ou d'un sou-

venir du divin ? Serait-il alors possible d'utiliser le langage pour aller au-delà des mots ? Ou bien existerait-il, pour exprimer l'indicible, une autre langue, une langue originelle, faite de silence et exempte de mots ? Une langue qui résonne avant et après, dessous et dessus, entre et au-delà des mots ? Et comment pourrions-nous apprendre à parler cette langue ? La connaîtrions-nous déjà ? L'avons-nous seulement oubliée ? Serait-ce la « parole oubliée » qui, d'après Jan van Rijckenborgh, est un état d'être ?³ Devrions-nous simplement nous souvenir de cette langue qui serait notre véritable langue maternelle, la langue parlée dans la Patrie originelle ? Maître Eckhart, qui voulait garder le silence à propos de Dieu, ne cesse pourtant de multiplier ses écrits ! Et Lao-Tzeu consacre pas moins de quatre-vingt-un chapitres à un Tao, dont, déjà dans le premier, il dit qu'on ne peut l'exprimer !

Et quelqu'un comme le poète Rilke écrit : « Je crois en tout ce qui n'a pas encore été dit jusqu'à présent. »⁵ Pourtant,



en apparente contradiction, l'humanité de tous les temps et de toutes les époques a engagé pleinement son langage pour approcher le sacré, le nommer. Cela, de façon courageuse et imperturbable, en suivant toujours son désir le plus profond, à la recherche de la véritable Parole de Dieu. L'homme ne peut faire mieux pour tenter d'exprimer ce qui, certes, est plus proche que les pieds et les mains, mais qui cependant n'est pas de ce monde.

L'échelle

Si ténue soit la séparation entre une langue morte et une langue vivante et, même si nous Le perdons et Le détruisons simultanément en voulant L'exprimer par des mots, nous ne pouvons pas – à la différence de ce qu'en pense le philosophe Wittgenstein – nous taire au sujet de Cela dont on ne peut parler. Sans pour autant être en mesure de l'exprimer jusqu'au bout, le chercheur ne peut néanmoins se taire. L'homme est en tout état de cause un «donneur de signification» qui veut traduire et exposer l'indicible au moyen de sa langue à l'instar de la Lumière blanche invisible qui se divise et se répand en couleurs visibles au travers d'un prisme. Si tout va bien, les mots deviennent des ponts ou des pierres de gué, par lesquels des êtres temporels et transitoires peuvent se relier à l'éternité, sans crainte de couler ou de se noyer. Sans ces moyens-là, nous

risquons de nous perdre en chemin, si nous nous mettons en route en silence sur la voie spirituelle, sans mots, sans indicateurs ni boussole. Parler de manière quasi silencieuse ou avec profusion de mots nous placera toujours sur le fil du rasoir. Et, de toute façon, il ne s'agira jamais que de ponts, de pierres de gué, de boussoles et d'indicateurs. En fin de compte, nous serons toujours obligés de repousser l'échelle faite de mots sur laquelle nous avons cherché notre chemin vers le haut, afin de poursuivre notre retour vers l'état qui précéda la création, vers le sans-parole et le sans-nom. Les mots et les couleurs se fondent pour se rejoindre dans la lumière blanche invisible.

« La vérité éternelle ne peut jamais s'exprimer parfaitement en paroles. Elle ne peut se transmettre de bouche à oreille. Aucune plume ne peut la décrire. C'est tout à fait impossible, même pour le sage le plus éminent. Il n'y a qu'une possibilité, à savoir que l'homme trouve lui-même la réponse à ses questions existentielles oppressantes et urgentes, dans le sanctuaire de son propre cœur, dans les profondeurs intérieures de l'attouchement divin, lorsque l'illusion de son propre moi est anéantie. »¹

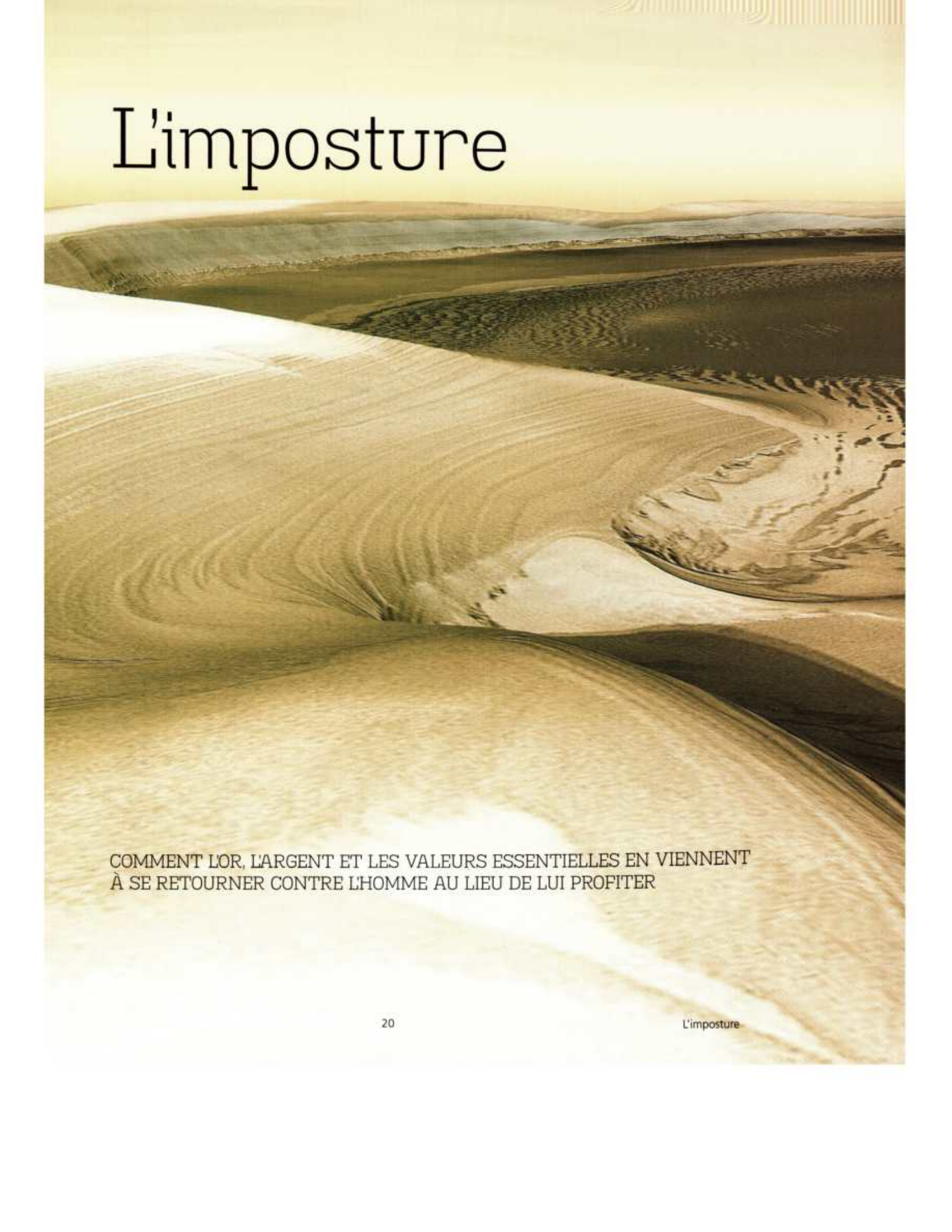
Après tous nos essais prétentieux et vains pour Le dire, nous apprenons progressivement ou instantanément que notre volonté de parler doit s'effacer pour laisser la voie

libre à Sa volonté de parler. Et c'est là – dans, par, et aussi au-delà du moi dépossédé – que la Parole de Dieu est prononcée en toutes les langues, celles de se taire et de parler, celle du vide et de la plénitude, celle du faire et du non-faire. C'est là que le dés-UNi enfin se ré-UNit. Et cela rayonne pleinement de soi. Parce qu'il ne peut en être autrement. En effet, Dieu ne se tait jamais, Il parle toujours. ✪

Notes:

1. Catharose de Petri, *La Parole Vivante*, Haarlem, 1996, chap. 34 p. 200.
2. H.J. Witteveen, *Tot het Ene (Vers l'Un)*, Deventer 2006.
3. J. Van Rijckenborgh - C. de Petri, *La Fraternité de Shamballa*, Haarlem 1989, chap. 2.
4. Martinus Nijhof, Awater, www.nbln.org.
5. Également de R.M. Rilke : « Je vois tant de beauté en tout ce qui commence. »
6. Emily Elizabeth Dickinson (1830 - 1886), auteure prolifique, considérée post mortem comme l'une des plus grandes poétesses américaines.
7. *Saint Augustin et l'ange - Une légende médiévale*, Henri-Irénée Marrou, Publications de l'École française de Rome.

L'imposture

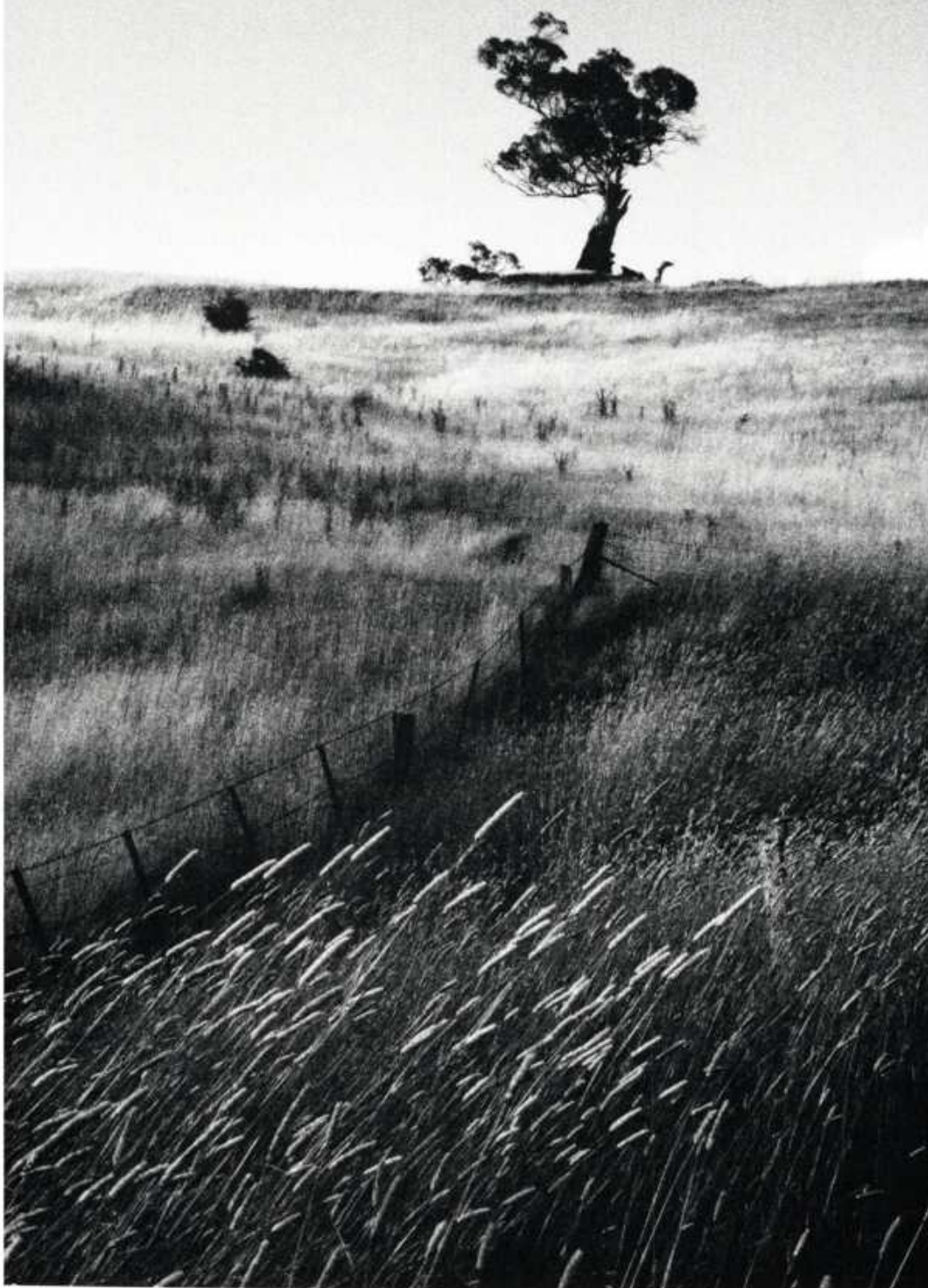


COMMENT L'OR, L'ARGENT ET LES VALEURS ESSENTIELLES EN VIENNENT
À SE RETOURNER CONTRE L'HOMME AU LIEU DE LUI PROFITER



Deux conférences données en 2014, à Bruges (B) et à Groningue (NL), dans le cadre d'un symposium organisé par la Fondation Rose-Croix sous le titre : « Comment une terre durable et 'sainte' serait-elle encore possible ? » Les orateurs souvrirent à des questions telles que : Comment pourrions-nous changer consciemment nos comportements pour vivre et rendre la planète durable et 'sainte' ? Comment le fait de s'en remettre au soi le plus profond s'accorde-t-il avec celui de s'en remettre à un ordre cosmique inaltéré ?

L'ESCROQUERIE



L'ARGENT, LES ARCHONTES ET LES ÉONS

Il n'est pas de meilleur exemple que notre système monétaire et l'économie en vigueur pour illustrer la vision profonde des anciens gnostiques sur la cohésion du monde, des énergies et des pouvoirs. Dans différents colloques organisés par la Fondation Rose-Croix, Ad Broere et Frans Spakman ont mis en lumière ces relations saillantes.

AD BROERE

L'humanité escroquée

L

Le système monétaire actuel fonctionne au bénéfice de quelques-uns. Pour la plupart des gens, il est avant tout un énorme obstacle à la réalisation d'une existence digne. Il est donc logique de se demander pourquoi existe un système monétaire qui fonctionne au détriment de l'homme au lieu de promouvoir le bien de tous. La réponse à cette question peut être recherchée en premier lieu dans l'étude de la période au cours de laquelle le système monétaire que nous connaissons s'est développé. Il faut remonter aux XVII^e et XVIII^e siècles, à l'époque où les rois et la noblesse empruntaient de l'argent aux banquiers pour financer leurs guerres ruineuses et leur mode de vie souvent extravagant. Un taux d'intérêt substantiel était généralement négocié pour ces emprunts. Le peuple était donné en gage pour le respect des créances puisqu'elles étaient payées par des impôts levés sur lui.

Banquier et percepteur des impôts étaient souvent une même personne. Les princes et leur entourage pouvaient donc disposer d'importants moyens sans se soucier de la récolte des fonds nécessaires, et les banquiers qui faisaient "le sale boulot" étaient généreusement

récompensés – récompense pécuniaire directement prélevée sur le peuple.

L'élite des banquiers

Au début, certaines familles de banquiers se taillèrent des fortunes fabuleuses. La façon dont elles s'y prenaient n'intéressait pas le pouvoir en place. Ni le fait que les fonds empruntés n'étaient que partiellement couverts par de l'or et de l'argent. Le système bancaire de réserves fractionnaires était né et son fondateur le plus éminent, Mayer Amschel Bauer, qui changea plus tard son nom en Rothschild, fit cette déclaration, mal comprise encore de nos jours : « Donnez-moi le contrôle sur la monnaie d'une nation, et je ne me soucie pas de ceux qui font ses lois. »

Comme les rois et la noblesse n'étaient pas en mesure de rembourser la montagne sans cesse croissante des dettes, le poids des intérêts ne fit qu'augmenter. Cela les mit de plus en plus sous l'emprise des banquiers qui, dans les coulisses, acquièrent ainsi une influence croissante sur les affaires publiques. Cette accumulation de pouvoir et d'influence permit à la mère des cinq Rothschild, dont la lignée contrôla entièrement les

finances de l'Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles, d'affirmer « qu'aucune guerre n'était menée sans la volonté et les intérêts de mes fils. » De cette première génération est issue l'élite des banquiers dont plusieurs d'entre eux obtinrent même un titre de noblesse. Encore aujourd'hui l'influence de cette caste de banquiers se fait toujours sentir, bien qu'invisible parce s'exerçant dans les coulisses. Ceci en dépit de toutes les tentatives de réforme et de nationalisation des banques centrales.*

Un trésor dans une jarre

Comment un nombre relativement faible de personnes peut-il, par l'argent, exercer une telle influence sur quasiment toute l'humanité ? Pour répondre à cette question, remontons encore dans le temps et revenons au IV^e siècle après J.-C., époque où l'Église catholique romaine

établit définitivement son pouvoir temporel. Les dissidents furent persécutés et assassinés, les écrits et évangiles, qui n'étaient pas dans la ligne du canon de l'Église de Rome, frappés d'interdit. C'est alors que le dogme selon lequel le lien entre l'homme et Dieu ne peut se faire que par l'intermédiaire de l'Église catholique romaine et son clergé fut profondément ancré dans les esprits.

Nous en serions probablement restés là – ignorant l'existence de manuscrits informant l'homme de la possibilité qu'il porte en lui d'être entièrement libre et indépendant de toute autorité, et de la puissance que cela lui confère – si en 1945, à Nag Hammadi (Égypte), un agriculteur qui creusait le sol dans un vieux cimetière n'avait trébuché sur une énorme jarre en grès. Le fermier du nom de Muhammad raconta en 1975 son histoire à Gilles Quispel, alors professeur à l'université d'Utrecht :

« J'ai trouvé la jarre au Mont Hamra Dun en décembre 1945. Je l'ai trouvée vers six heures du matin en partant travailler. Lorsque je l'ai trouvée, j'ai eu le sentiment que quelque chose était à l'intérieur. Je l'ai gardée et parce qu'il faisait froid ce matin là, j'ai décidé de la laisser là et de venir la chercher plus tard pour voir ce qui était à l'intérieur. En fait, je suis retourné le jour même et je l'ai brisée. Au début, j'ai eu un peu peur de ce qui pouvait être à l'intérieur – peut-être un djinn, un esprit maléfique. J'étais seul lorsque j'ai brisé la jarre. J'aurais vou-

lu que mes amis soient là. Après l'avoir brisée, j'y découvris des livres avec des textes. J'ai décidé d'aller chercher mes amis pour le leur raconter. Nous étions sept et nous avons réalisé tout de suite que cela avait quelque chose à voir avec les chrétiens. Nous nous disions que cela ne représentait absolument rien pour nous, c'était tout simplement sans valeur. Donc, j'ai apporté les livres au chef spirituel du village qui nous a dit que nous ne pouvions pas en faire grand-chose. Pour nous, c'était juste des vieilleries. Je les ai donc ramenées à la maison. Certains livres ont été brûlés et j'ai essayé d'en vendre quelques uns. »

Les archontes

Lorsque ces manuscrits furent peu à peu connus dans le monde occidental, ils firent sensation parmi les scientifiques. Ils s'avérèrent être très anciens et avoir été perdus dès les premiers siècles après Jésus-Christ. Une traduction intégrale des cinquante-deux textes en anglais parut en 1977, suivie en 1988 par une édition améliorée, connue sous le nom « bibliothèque de Nag Hammadi » sur Internet. Dans plusieurs de ces manuscrits il est question d'archontes. Le mot archonte vient de *archontoi* en grec et signifie dominateurs. Les archontes veulent maintenir l'humanité en esclavage. On peut lire ceci entre autres dans l'*Évangile de Philippe* et le *Livre secret de Jean*. Ces deux manuscrits appartiennent aux textes retrouvés à Nag Hammadi.



Les archontes ôtèrent le nom de ce qui était bien pour le donner à ce qui n'était pas bien



En voici deux extraits : *L'Évangile de Philippe* (v. 10a et 10b – Éd. Alétheia) :

« Les archontes veulent tromper l'homme quand ils voient qu'il est apparenté à ce qui est vraiment bon. Ils donnent le nom de bien à ce qui est qualifié de mal pour tromper l'homme et le lier au mal. Après quoi, s'il favorise le mal, les archontes redonnent le nom de mal à ce qu'ils ont prétendu bien. Ils font cela pour exercer leur emprise sur l'homme libre et faire de lui leur esclave pour toujours.

Les archontes sont ces puissances qui luttent contre l'homme, ne voulant pas qu'il soit sauvé afin de le dominer. »

Le livre secret de Jean (trad. div.) :

« Alors les anges prirent l'apparence d'humains, l'apparence des conjoints des femmes, emplirent celles-ci de l'esprit des ténèbres ainsi que de perversité qui avait été mélangée à eux-mêmes. Ils apportèrent de l'or, de l'argent, des présents, également du bronze, du fer, du métal et toutes sortes de choses de ce genre.

Ainsi s'attachèrent-ils les êtres humains qui les avaient suivis et les mirent-ils en grandes difficultés en les trompant et en les égarant. Les êtres humains vieillirent sans connaître de repos, moururent sans avoir atteint de vérité ni connu le Dieu de la Vérité. C'est ainsi que la création entière fut tenue en un esclavage perpétuel

depuis la fondation du monde jusqu'à maintenant. »

Il ressort des textes ci-dessus que les archontes tiennent l'humanité emprisonnée parce que l'homme « est apparenté à ce qui est véritablement bon ». Ceci se rapporte au « Soi rayonnant, caché dans le cœur, plus petit qu'un grain de riz, ou un grain de moutarde » comme le décrit le Chandogya Upanishad¹. Les archontes veulent empêcher que l'homme soit intégré au « Soi » caché dans la cavité du cœur, parce que ce Soi est Brahman. Dans un autre texte, *La vérité sur les Archontes*, trouvés à Nag Hammadi, le chef des archontes, aveuglé par le pouvoir et l'ignorance déclare : « Je suis Dieu et nul autre que moi n'est Dieu. » Une entité telle que celle-ci, qui s'interpose entre l'homme et Dieu en prétendant être elle-même Dieu à l'exclusion de tout autre, ne peut maintenir son pouvoir qu'en empêchant l'homme de se relier au Dieu de Vérité.

Division et redistribution

Ce pouvoir s'est maintenu en trompant l'homme et en l'égarant, afin de le garder ainsi en esclavage. L'or et l'argent sont les armes qui sont utilisées à cette fin contre l'être humain. Mammon (la puissance maléfique de l'argent) a complètement

inversé, dans l'esprit de l'homme, la compréhension de ce qui a vraiment de la valeur. Tout un chacun croit que l'argent est le point de départ et non la valeur elle-même des biens et services que se fournissent les humains. Étant donné que l'argent occupe une place centrale et que sa possession est considérée comme primordiale, très peu de gens se demandent pourquoi un intérêt est exigé sur les prêts. L'intérêt (l'usure) est rejeté par toutes les grandes religions, non sans raison, car à long terme, il appauvrit la majorité de la population au profit d'un petit nombre de personnes. Les quatre-vingt-cinq personnes les plus riches du monde possèdent plus de la moitié des biens matériels disponibles et 80 % de l'humanité ne possède quasiment rien. Ce n'est pas que l'homme ne devrait pas faire l'expérience de la richesse, le problème est que les nombreux indigents n'ont même pas une existence digne de ce

Dans le quotidien néerlandais Trouw, page « Opinions », parut la lettre suivante le 26 mai 2015 :

BANQUES

Avec qui entamez-vous le débat sur les banques ? Le mien avec ma fille de cinq ans a été instructif !

« Papa, qu'est-ce que c'est la circulation des paiements ? », a-t-elle demandé. Il me fallait lui donner une réponse compréhensible. La circulation automobile est quelque chose qu'elle comprend. Les automobiles se déplacent sur les routes d'un endroit à un autre. Mais que répondre à sa question :

« À qui appartiennent les routes ? » Je n'ai pu que répondre : « À nous tous. » Puis mon franc est tombé. Pour les paiements, l'argent va de l'un à l'autre ; le système de transfert ne doit pas obligatoirement être dans les mains des banques. Si le système des paiements est à nous tous, nous pouvons organiser sa circulation de la même façon que nous avons instauré celle sur notre réseau routier. Nous paierons alors de la même façon pour sa construction et son entretien. (N. A. Offenbergh, Leeuwarden)

nom. Le manque et les soucis matériels rendent les hommes aveugles et étrangers au Soi rayonnant ; l'extrême richesse a le même effet. Ainsi les hommes vieillissent sans joie et meurent sans connaître le Dieu de Vérité.

Le système monétaire masque un mécanisme de redistribution de l'argent extrêmement raffiné qui engendre une division toujours plus profonde dans la société : d'une part, un nombre croissant de personnes vivant dans la pauvreté et, d'autre part, un petit nombre qui accumule des richesses extrêmes. Ces derniers découvrent en fin de compte que cela ne leur a pas apporté le bonheur et la liberté qu'ils espéraient. Avec le temps, par ce mécanisme de redistribution caché, disparaît la classe moyenne et ne demeurent essentiellement que les deux extrêmes, les riches et les pauvres. Certains ont acquis par leur immense fortune un tel pouvoir que, consciemment ou inconsciemment, ils sont devenus des instruments dans la mise en œuvre du plan des archontes pour garder l'humanité en esclavage.

Le professeur allemand Margrit Kennedy a étudié le mécanisme de redistribution inhérent à ce système monétaire qui garantit qu'au cours d'un cycle économique le capital se concentre toujours plus entre les mains d'un petit groupe de personnes. Elle a également constaté que cette redistribution est mise en mouvement par les intérêts. Nous payons ces intérêts non seulement lorsque nous empruntons de l'argent, mais aussi par le biais des produits et services que nous achetons. Par sa recherche, Margrit Kennedy démontre qu'en moyenne un intérêt de 40 % est compris dans le prix de tout ce que nous achetons.

Ceux qui ont des capitaux peuvent « faire travailler » l'argent pour eux au détriment de ceux qui travaillent pour en

obtenir. Et le groupe de ceux qui peuvent se permettre de laisser travailler l'argent pour eux est relativement réduit.

Mammon l'escroc

Propriété et pouvoir sont liés. Les « inventeurs » du système financier, inspirés par Mammon, ont donc réussi à pervertir entièrement le principe de l'argent et des valeurs. L'argent est le fondement du système. Si nous en avons, nous pouvons en user, faire le commerce ; s'il n'y en a pas, c'est la crise. Si vous pouvez créer de l'argent à partir de rien, alors vous pouvez tenir la dragée haute au monde entier. Suite à la révolution numérique, les banques commerciales actuelles créent la quasi-totalité de la monnaie en circulation, et c'est une monnaie « scripturale », c'est-à-dire qu'elle n'existe que du fait de l'inscrire à la main ou – de nos jours – dans les ordinateurs. Cette « monnaie numérique » est générée quand une entreprise ou une personne privée contracte une dette (NDT : dans les langues germaniques, le mot *dette* signifie également *faute*). En d'autres mots, la quasi-totalité de la monnaie est engendrée par la dette (la faute). Mais une dette vis-à-vis de qui ? Car une seconde avant que le client d'une banque ait signé le contrat de prêt, le montant d'argent concerné était inexistant. Il est très étrange, par conséquent, que sur cet argent fictif, qui n'appartient à personne, un intérêt soit demandé. Cette compréhension, couplée avec celle du mécanisme de redistribution, ne peut conduire qu'à la conclusion suivante : le système financier en vigueur n'a pas été développé par une pensée philanthropique, mais est issu d'un plan destructeur pour l'humanité. Les architectes de ce plan utilisent les banques comme instrument pour atteindre leur objectif. Et cet objectif est « de maintenir l'ensemble de l'humanité en esclavage perpétuel » et

donc de la tenir éloignée de la restauration de la liaison avec le bien qui a ses racines dans la vérité.

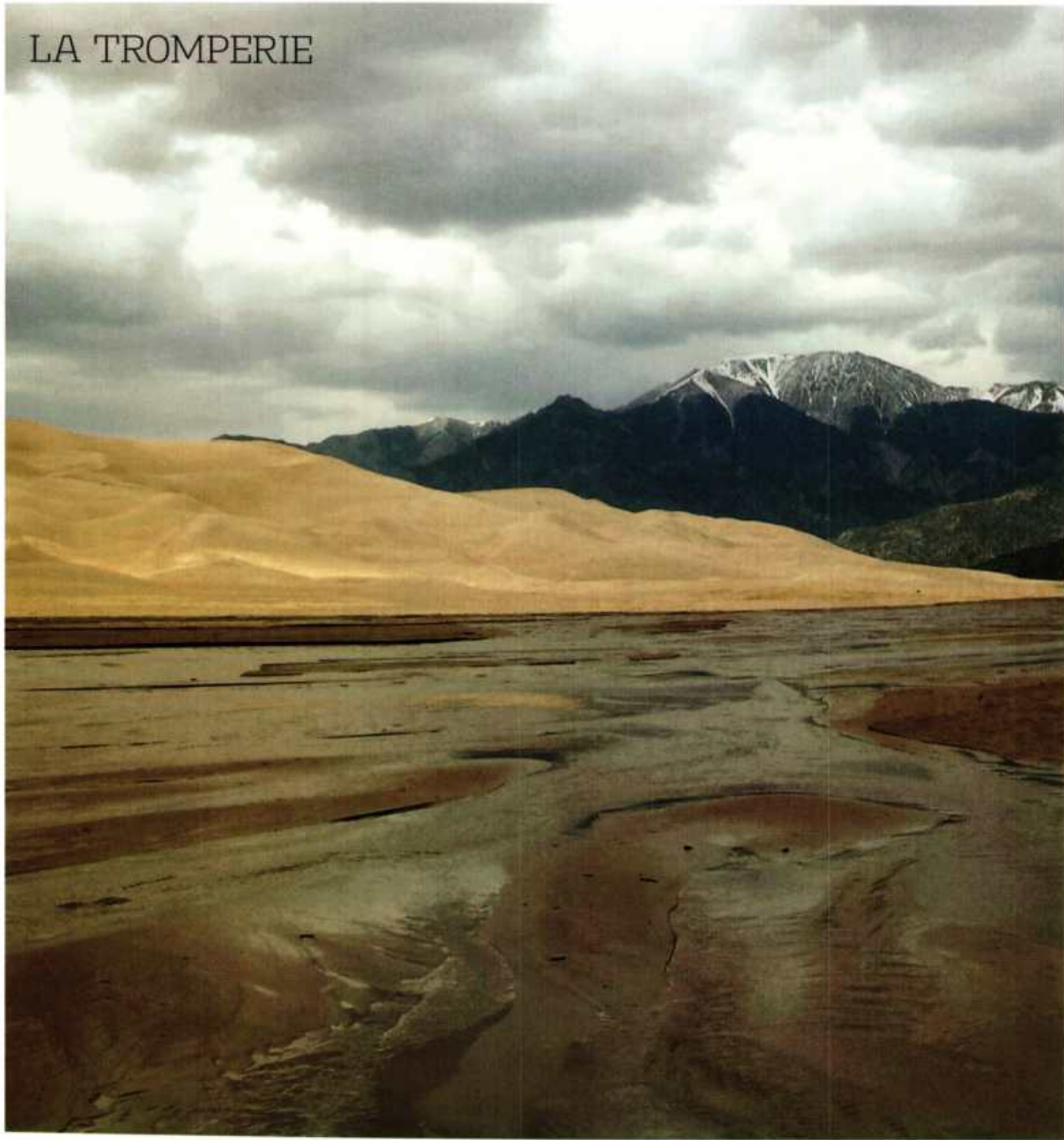
L'homme au centre

Les choses sont donc en vérité tout à fait différentes de la façon dont elles nous sont présentées. Ce n'est pas l'argent qui devrait être le point de départ, mais l'homme lui-même. Ce sont les biens que nous produisons et les services que nous nous rendons qui sont précieux. La monnaie n'a pas de valeur en soi. Si nous pouvions nous rendre compte qu'il nous serait possible de placer l'homme au centre de l'activité économique et de rétablir l'argent dans son rôle de simple soutien – celui qui lui convient –, la mainmise exercée sur nous par les archontes disparaîtrait. Nous construirions alors une économie sans intérêts, ne contenant plus ce mécanisme de redistribution inique ; la monnaie ne serait plus un « produit ». Il en résulterait une vie décente à la portée de tous, nous pourrions vieillir dans la joie et progresser avec une ouverture toujours plus grande au Dieu de Vérité. ★

* Source : *Geld komt uit het Niets* (L'argent sort du néant), Ad Broere, Humane Economy Publishing, 2012.

1. Chandogya Upanishad : cf. *Le secret de Paul*, d'Eric de Broqueville, éd. Mols, 2006.

LA TROMPERIE



Une terre durable... est-elle encore possible ?

FRANS SPAKMAN

Il y a en tout homme, en toute âme une propension à s'exprimer dans le monde, un besoin du potentiel vital de s'extérioriser.

Cette propension se laisse facilement conditionner et manipuler par la société qui encourage la lutte pour l'existence et la compétition en vue de supplanter le concurrent ou l'adversaire. Une carte du jeu RISK l'énonce ainsi : « Détruis les armées de l'ennemi. »

Il arrive souvent que l'âme attèle le moi à son chariot. Le moi, voulant toujours se mettre en valeur, fait naître le conflit par l'envie de se maintenir, par les luttes pour se mesurer et supplanter les autres ; cette tendance culmine dans la pulsion destructrice. Tout cela s'accompagne de frictions et de tensions puisqu'un seul doit être le meilleur, et cela forcément au détriment des autres. Il s'agit d'un moindre mal si ces expressions vitales se limitent aux sports, aux jeux et aux arts où la compétition se tient encore sous le signe de la créativité et de l'émulation. Même si tout cela est souvent au service du profit et des gros sous, on n'y dénombre pas de victimes, sauf parfois, de façon indirecte.

La créativité est une qualité éminemment humaine, du moins elle l'est en puissance.

À ce propos, peu avant la deuxième guerre mondiale, le célèbre historien hollandais Johan Huizinga, introduisit la notion de « *Homo ludens* » (l'homme joueur). Cette notion a été reprise un peu partout, et ces dernières années elle revient sur le devant la scène avec la prise de conscience que l'être humain est un joueur qui possède une créativité qui lui est inhérente. Le monde, la planète, la création seraient autant de boîtes à jouets et la mesure de ce qui est humain, notre aire de jeu psychologique.

Le chat joue avec la souris jusqu'à ce que celle-ci meure épuisée, même s'il est déçu lorsqu'il la voit, inanimée, ne plus participer à son jeu. Si nous prenons plaisir à jouer avec autrui à la manière du chat, nous dépassons la mesure, nous sortons de notre aire de jeu. C'est ce qui se passe à l'échelle de la planète, devenue l'aire de jeu du chat et de la souris, car nous ne prenons pas en considération la propre nature des matériaux du jeu. Notre jeu n'est pas durable, car il est destructeur. Nous pouvons même dire que la notion de communauté de vie s'est transformée en celle de communauté de mort.

Chaque année, cinq cent millions d'ani-

maux sont abattus, c'est-à-dire autant qu'il y a d'habitants dans l'Union Européenne. Nous allons jusqu'à supprimer les forêts tropicales pour agrandir encore le cheptel. Nous voulons être les bouchers et les laitiers du monde. Nous épuisons les mers et réchauffons le climat avec les gaz à effet de serre, lesquels sont produits principalement

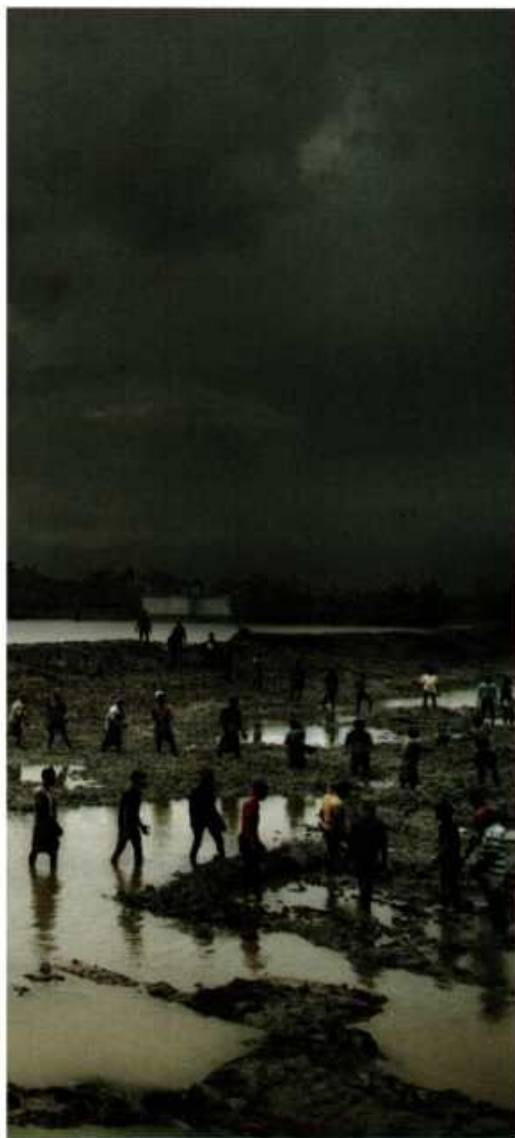
par les éleveurs de bétail dont l'industrie consomme la moitié des réserves mondiales de blé. Toutes ces entreprises commerciales ont un effet destructeur sur la vie planétaire, d'autant plus que, dans notre aveuglement, nous voulons tous bénéficier de dividendes élevés en les encourageant à maintenir leur position de leader sur le marché. La terre est la seule

planète qui nous maintient en vie et nous sommes aveugles concernant notre conduite meurtrière.

En réalité, nous n'agissons pas uniquement par besoin de créativité. De plus, même si l'âme n'attèle pas le moi devant son char, même si elle cherche à être créative sans



devoir lutter, rien ne garantit que nous puissions atteindre un niveau de durabilité. Comme le dit Bouddha, la raison en est que la vie humaine est *dukkha*. Une caractéristique du romantisme est de considérer la vie humaine comme une friction, une souffrance, mais cette vision ne traduit pas objectivement le terme *dukkha*. Ce mot se rapporte aux frottements, à la résistance de la roue d'une charrette.



La résistance due à la friction provoque toujours une perte d'énergie. Il importe d'avoir le moins possible de pertes d'énergie et, donc, de faire des économies. Plus on travaille de façon économe, plus on agit durablement. Reportons cela à la notion de rente, d'intérêt. La rente est comme une friction, un accrochage non durable ; dans le système économique et financier, ce mécanisme est appelé « usure » par ceux qui ont pris conscience de son caractère abusif.

L'idéal serait que se produise seulement un mouvement utile sans frottement, sans friction, comme c'est le cas dans un *perpetuum mobile* (mouvement perpétuel). S'il n'y avait pas d'usure, c'est qu'il n'y aurait pas de résistance, pas de souffrance ; ce serait la dynamique la plus durable.

D'aucuns prétendent que seuls l'immobilité parfaite, le repos complet ou le silence compris comme l'absence de toute impulsion pourraient être considérés comme « durables » par le fait qu'ils ne produisent pas d'usure. Grand est le besoin d'un tel silence parfait. Pensons à ces innombrables personnes qui veulent réduire le mouvement de leurs pensées au minimum, sachant combien celles-ci sont contraignantes et hypnotiques, sans ignorer qu'une méditation motivée par des pensées personnelles est inapte à faire parvenir leur soi au silence.

Dans certains ordres orientaux, la volonté de parvenir à l'état de silence est poussée à un point tel qu'on y va jusqu'à supprimer toute dynamique physique. Des moines se font emmurer dans des grottes de l'Himalaya où ils demeurent un certain temps dans une sorte de coma sans que leur conscience ne s'éteigne tout à fait. On dit même que certains de ces moines méditants se laissent ainsi emmurer pour des siècles jusqu'au jour où ils seront « éveillés » dans le but

La vie est mouvement, le mouvement est frottement. Ce frottement est "la souffrance de l'humanité"

.....

La durabilité consiste à veiller à ce qu'aucun facteur de blocage ne contrecarre les cycles, les transitions et les transformations d'énergie

d'accomplir quelque mission au profit du genre humain.

Étant donné que le nirvana est considéré comme l'extinction de tous les désirs, en tant que chemin de mortification de soi, cette épreuve est naturellement intéressante ; en tout cas, elle ne nuit pas à la terre. Mais soyons réalistes, tout le système solaire avec ses planètes en orbite et leurs satellites est une dynamique en soi dont le programme peut durer des millions d'années. Malgré certaines variations, le mouvement y est constant ainsi que l'astronome Kepler l'a démontré. Pensons aussi au fait que chaque planète semble posséder une tonalité propre, une vibration spécifique. La vie est mouvement et Bouddha en convient, mais tout mouvement qui résiste, freine et use, représente pour la vie humaine ce que le romantisme appelle la douleur du genre humain.

La question qui se pose maintenant est de savoir si une vie humaine sans souffrance est possible et si nous pouvons vivre sans causer nous-mêmes de la souffrance. Autrement dit, il conviendrait de se demander si notre propre vie ne freine pas la grande roue cosmique.

Du point de vue cosmique, nous devrions pouvoir résonner avec la tonalité fondamentale de la terre en nous abstenant de toute violence, sans faire payer à la planète et à son environnement naturel la rente exorbitante de nos besoins illimités, de nos habitudes fâcheuses, de nos gaspillages inconsidérés, et des systèmes que nous mettons en place,

causant des dégâts irrémédiables. Pour y parvenir, nous avons à notre disposition une grande loi, celle de l'amour inclusif de tous et de tout, l'amour qui recouvre tout, qui donne tout. Cette loi de l'Amour se retrouve pratiquement dans toutes les cultures, religions et codes de conduite. Néanmoins, du point de vue de l'économie, cette loi ne nous permet pas de subsister et de faire bouillir notre marmite ; elle ne nous apporte pas d'aide financière. Personne ne pourra se contenter d'amour et d'eau claire.

Nous conviendrons que, pour nous comme pour notre progéniture, se limiter au don n'est pas rentable. À tel point que nous pouvons nous demander si cette loi a trait à la vie matérielle pratique. En effet, nous pourrions être dans le don absolu et tout donner, mais alors nous ne pourrions le faire qu'une seule fois.

Dans notre monde, les structures de pouvoir et d'argent sont telles qu'elles profitent aux riches et appauvrissent toujours davantage les pauvres. Tel est le résultat de la corruption qui résulte du mode de vie que nous avons adopté, selon une échelle de besoins issue de conceptions idéologiques égocentriques considérées comme la norme. Tout cela nous limite, nous restreint par rapport à l'idée que nous nous faisons de l'être que nous sommes, doué d'une force de créativité.

Nous ne cessons donc de causer de plus en plus de friction et d'usure dans le système planétaire. Les sports, les jeux et

les arts ne suffisent plus ni comme soupape d'expression vitale, ni comme garantie d'un équilibre biologique et énergétique.

Sans aucun égard pour les biens que nous gaspillons, les ressources que nous épuisons et la biodiversité que nous mutilons, nous usons – le plus souvent à mauvais escient – de toutes les possibilités de satisfaction créées par pur intérêt commercial. La passion de consommer est tellement prisée et encouragée qu'elle nous a immunisés contre la raison et la réflexion, qualités typiquement humaines. Les besoins et les envies sont devenus les motivations de base normales qui conduisent la psyché. Un psychologue moderne, Steven Reiss, considère que le pouvoir, l'honneur, la vengeance, la nourriture et la sexualité sont les cinq nécessités humaines fondamentales ; il défend ainsi implicitement le principe du code d'honneur primitif et pervers qui a pour mobile la vengeance.

Nous en arrivons à voir que c'est l'âme humaine et la conscience qui en sont la cause. De même qu'un mouvement vraiment perpétuel

ne semble pas pouvoir exister, un principe de durabilité intégral paraît tout aussi irréaliste. Dans notre continuum espace-temps déterminé par la matière, un fonctionnement énergétique sans aucune usure, sans aucun déchet est une utopie de la même manière que la grande loi d'Amour est un idéal inaccessible pour notre conscience et pour l'âme des mortels que nous sommes.

N'oublions pas cependant que l'âme a un potentiel, une faculté de transformation qui permet des compréhensions nouvelles et, partant, un changement de vie et une réalité différente. Il nous est donc possible d'être inspirés par la durabilité du courant de transformation qui ne produit pas de friction, et de prendre conscience de ce courant sans pour autant devenir idéalistes, s'imposer des objectifs et s'astreindre à des efforts surhumains.

Dès lors le caractère durable ne tient plus à la fabrication de produits de haute qualité possédant une longue durée de vie, mais bien à l'attention portée au fait d'éviter ou d'éliminer les facteurs susceptibles de bloquer les circuits de transitions d'énergie et de recyclage. La décomposition et la dissolution nous apparaissent donc comme d'importants piliers de la durabilité – de la « soutenabilité » ainsi que le disent les anglo-saxons. Par conséquent, il n'est pas nécessaire de boycotter les produits de haute qualité, même s'ils ne sont pas tout à fait dégradables et recyclables.

Pour éclairer notre conscience, voyons

si l'histoire fournit des exemples de processus sans usure. Pour commencer, nous trouvons l'octuple chemin enseigné par le Bouddha, voie dans laquelle le lâcher-prise joue un rôle très important. Ce lâcher-prise peut faire disparaître la friction au cours du processus, de sorte qu'il est ainsi répondu à l'une des conditions de l'Éveil. Mais comme nous l'avons vu, cela peut conduire à une inactivité qui ne permet plus à l'âme de s'exprimer par sa créativité.

Moins éloigné de nous dans le temps, nous rencontrons la figure d'Hildegarde von Bingen : « Ainsi que l'eau coule, ainsi coule la lumière vivante. » Cette lumière, comparable à l'eau sans pour autant lui être pareille, est à la fois conscience et énergie. Hildegarde est parfois appelée la mystique « verte » parce qu'elle voyait la terre, l'homme et le cosmos comme un ensemble vivant. Peut-il y avoir compatibilité entre une planète durable et une réalité matérielle pratique ? Parallèlement, un courant de force-lumière sans friction peut-il s'harmoniser avec les processus de notre réalité sensible ?

Il apparaît clairement qu'une terre « sainte », une terre sans *dukkha* existe surtout au niveau de la vie de l'âme. En effet, si notre psyché est transformée, elle devient en mesure de faire l'expérience de la « terre sainte » et, partant, de la vivifier. Car ce sont notre mentalité et notre conduite nouvelles qui peuvent devenir auto-réalisatrices, autocréatrices. Cela est conforme aux visions métaphy-

Le contenu de
notre âme joue
un rôle primordial
dans la transfor-
mation de notre
conscience, qui est
la clef de l'éven-
tuelle terre "sainte"
.....



siques d'avant-garde qui veulent que nous soyons les créateurs de notre réalité et de son contenu. En réalité, c'est nous qui, en tant que synthèse alchimique du véritable soi, avons le pouvoir de créer une terre de nature durable.

L'âme devenue autonome et mûre dans son jugement au point qu'une économie sans usure, c'est-à-dire une conception de gestion harmonieuse des choses de la vie, puisse se manifester en elle, cette âme donc en arrive simultanément à contempler la terre sainte et à créer ce monde durable. Étant observatrice des rapports cosmiques sans tache, elle en est co-constructrice. Voilà notre mission devenue réalisable par le fait de « voir »,

de comprendre ce modèle énergétique surprenant, vraiment différent de celui d'une roue qui coince et s'use. Car c'est bien cela la cause de la souffrance. Rien qu'à observer combien l'économie de marché est destructrice et envahissante, nous souffrons, non pas des yeux, mais du cœur. Notre âme souffre et l'expression de sa fonction créatrice se trouve diminuée. Beaucoup de jeunes, européens et autres, réduits au chômage, n'arrivent plus à être créatifs parce que le système de la société les en empêche juridiquement et socialement. Leur situation financière et psychologique se dégrade parce que le principe du profit partout en vigueur leur offre au mieux

un « minimex »¹ et ainsi les met le plus souvent hors jeu. Ces jeunes peuvent encore s'estimer heureux, croit-on, de pouvoir se défouler en se livrant un peu aux sports, aux jeux ou à l'expression artistique, même si cela ne leur profite pas vraiment. La maximalisation des bénéfices au détriment de tout et de tous en est arrivée à un point critique. Cela nous force à réfléchir à une autre manière de gérer notre capital d'énergie vitale qui ne s'effectuerait pas au détri-

ment du bien commun ni d'autrui. Une petite histoire illustrera notre propos : « Le richissime O.B. Bondon a pour devise sacro-hypocrite que les sous ne comptent pas pour lui. Son naturel bon gentilhomme le fait accéder au Conseil des Surboss, les super riches seigneurs de la finance et de l'économie mondiale. Il fait connaissance avec Avansais, un autre boss d'apparence naine qui connaît à l'avance tout ce qui a trait à l'univers et à la nature. Avansais remet à O.B. Bondon un appareil orgonique appelé « alumé-nergie » qui tourne continuellement sans faire de tort, sans détériorer ce qu'il y a tout autour. C'est une sorte de mouvement perpétuel qui s'alimente par lui-même. Mais le président des Surboss juge cet appareil antinomique par rapport à l'ordre établi et, furieux, s'en prend à O.B. Bondon : Qu'est-ce qu'on y gagne ? Cette invention ne me rapporte rien ! Faites disparaître cette ordure. Vous ne voyez pas que la crise attend nos initiatives ! »² C'est bien l'attitude que nous retrouvons dans le monde d'aujourd'hui. L'alumé-nergie qui fournit gratuitement de l'énergie est ce qui pourrait garantir une terre durable. Mais la question « Qu'est-ce qu'on y gagne ? » se présente à tous les niveaux. Comment la valeur de cette économie sans déchets se manifestera-t-elle dans nos âmes ? Et comprenons bien que l'âme représente l'être qui veut s'expri-

mer en ce monde de manière créative, avec amour et sans heurter la terre. C'est là une question vieille comme le monde. L'antiquité, Bouddha, le christianisme mais, plus récemment, des philosophes comme Kant et Spinoza y ont répondu. Peu de personnes savent que les anciens gnostiques de la tradition hermétique donnèrent aussi des réponses. Au siècle dernier, le gnostique Jan van Rijckenborgh a résumé le processus énergétique en une formule lapidaire : « Tout recevoir, tout abandonner et ainsi tout renouveler. » C'est d'évidence un point de départ révolutionnaire si nous entendons par révolution « tout renouveler ». On peut se demander si la terre attend cela. Les circuits et cycles de la nature vierge se suffisent à eux-mêmes dans l'équilibre qu'ils entretiennent par nature. C'est ce que suggérait le fameux film de Philip Glass, *Koyaanisqatsi*. Ne suffirait-il pas de tenter de rétablir l'équilibre ? D'où viendra l'énergie pour une telle transformation de l'âme, de la conscience ? L'énergie vitale des êtres humains ne leur est-elle pas donnée une fois pour toutes à la naissance ? Il est hasardeux de croire que l'on pourra restaurer la planète dans son équilibre initial après tous les attentats perpétrés à son encontre, sans même parler des processus irrémédiables comme ceux de l'extinction d'espèces et d'organismes. Dans le meilleur des cas, la terre souillée se referait une beauté, quant aux

hommes, ils seraient placés devant la dette colossale de devoir évacuer, nettoyer ou récupérer la gigantesque somme de déchets et objets hors d'usage. Les générations qui nous suivent diront ce qu'il en est en matière de durabilité.

La question principale porte encore et toujours sur l'origine de l'énergie qui est capable de nous transformer. Les gnostiques d'il y a deux mille ans parlaient du « Plérôme » pour évoquer la plénitude d'énergie-âme d'un ordre supérieur, telle une source dans le cosmos, toujours présente et potentiellement accessible à tous. L'âme peut puiser à cette source de la plénitude. Celle-ci est toujours et partout à sa portée. L'homme la reçoit gratuitement et, en retour, il lui est possible de la transmettre, de la donner, sans s'y attacher. Ce qui est reçu sans contrepartie, qu'il s'agisse de l'énergie, des richesses ou de l'amour, ne donne pas lieu à versement d'intérêts. Noblesse d'âme oblige ! Tout cela jette une lumière nouvelle, une lumière her-

métique sur la notion de richesse. La véritable richesse est celle qui peut être offerte de manière illimitée car venant d'une source inépuisable.

Comment allons-nous nous approcher de cette source pour y puiser de l'énergie ? Naturellement, nous n'attendons pas d'avoir épuisé les ressources de notre planète pour le faire ! Ce qui est remarquable c'est qu'il ne faille pas y puiser de manière active, mais plutôt dans une attitude d'accueil, le canal de réception étant le centre de notre être, là où notre âme se connecte à nous. Le centre mathématique de notre propre réalité cosmique, notre microcosme, est aussi le point central du cosmos, de la totalité de notre système solaire et par conséquent de la terre qui en fait partie.

Le contenu de notre âme joue un rôle primordial pour la transformation de notre conscience, qui est la clef pour l'éventuelle terre sainte. Notre mentalité, notre comportement et notre conscience, notre orientation entière, tout cela est déterminant pour notre capacité à réceptionner l'énergie de la plénitude, l'énergie du renouvellement qui pourra être distribuée à d'autres.

Pour trouver la source, le Plérôme, il nous faut entrer dans la quiétude et ainsi descendre via notre centre jusqu'au soi le plus profond. De là, la force se déversera dans notre cœur.

Ce centre de notre être a des proportions cosmiques, par lui nous sommes reliés au soleil intérieur. Ainsi il s'avère que la réalité du monde est bien plus vaste et inclusive que nous ne nous l'imaginions. Une fois que le courant d'énergie s'écoule comme l'eau, selon Hildegarde de Bingen, le corps doit en faire quelque chose. Chez Hildegarde, cela donna une créativité prolifique dans la musique, la littérature, la poésie et bien d'autres disciplines. Offrir l'énergie du Plérôme à

autrui a un effet transformateur et révolutionnaire sur la conscience. Le donneur obtient une sorte de conscience cosmique, comme en témoignent certaines œuvres de cette visionnaire mystique qui parlait du caractère éternel et sacré de la vie. La terre est si différemment perçue qu'il est alors question de la « nouvelle terre ». En chaque chose le rayonnement de la vie divine est perceptible. Le regard part de l'ensemble, de l'intégralité de la vie, « *sub specie aeternitas* » (sous son aspect éternel) comme l'exprimait Spinoza. Même si nous ne pouvons l'observer de nos yeux, cette vie nouvelle est aussi une réalité sur terre à condition d'en retrouver la Source en soi appelée Tao, Brahma, Dieu ou autrement. Le secret, c'est que cette source divine peut établir sa demeure en nous et accomplir son œuvre, toujours par l'intermédiaire du centre situé dans notre cœur. Une fois que Tao trace sa voie en nous et par nous, Krishna, le Seigneur de l'intérieur se réveille. Une naissance intérieure a lieu, symboliquement représentée comme se produisant dans la grotte ou l'étable de la vie microcosmique. L'activité de ce principe intérieur est purifiante et durable, sans aucune perte d'énergie ni déchet. Mais cette créativité ne va-t-elle pas déborder de l'aire de jeu qui est à la mesure de l'humain ?

Hermann Hesse a décrit le combat de l'esprit humain contre la barbarie de la volonté de puissance dans un roman qui relève du génie : *Le Jeu des perles de verre*, paru en 1943. La culture humaine y est représentée par un jeu de perles. Cinq ans plus tôt, Johan Huizinga, dans son *Homo ludens* avait vu lui aussi la liberté et la créativité de l'homme menacées par la brutalité primitive. L'actuelle gestion unilatérale, l'hégémonie totale dont jouissent les pouvoirs économiques et financiers, représente d'une autre manière

une menace d'étouffement de toute créativité et du plaisir de jouer, ce qui est plus grave encore.

Bref, si nous parvenons à préserver à la mesure de ce qui est humain le matériel, la matière et la terre en tant qu'aire de jeu, nous serons immensément riches. ★

1. minimex : En Belgique, revenu minimum d'insertion. (Dict. Larousse)

2. Marten Toonder, dessinateur et auteur, appelé le "Walt Disney néerlandais", a réalisé cette petite histoire magistrale : *De Hoogbazen* (Les Surboss). Vu les jeux de mots intraduisibles, les noms propres ont été réinventés. (NDT)

La faculté instinctive d'être bon

En Hollande, on pourrait se réjouir du fait que les banquiers feront dorénavant le serment d'agir de façon intègre, s'il n'était pas lamentable que cela s'avère nécessaire. Dire qu'ils n'y ont songé qu'au moment où les citoyens ordinaires ont estimé tout à fait abusives les royalties qu'ils s'attribuent !

Dans son livre : *C'est invraisemblable*, le Hollandais Joris Luyendijk montre comment les banquiers sont emmurés dans un système qui peut s'effondrer à tout moment. Et comme il arrive que l'on y soit mis au rencart à la minute, il faut bien veiller d'abord à ses propres intérêts ! C'est pourquoi la société, qui ne trouvait pas la situation morale, imagina un serment.

Quantité de domaines de l'existence présentent des dilemmes éthiques. En fait, chaque décision de la journée est de cet ordre. Quand on conçoit qu'on est un avec tout ce qui est, on sait que tout acte a des conséquences pour ce tout et on est donc censé connaître sa responsabilité envers celui-ci. Mais il demeure toujours des compromis à faire parce que l'homme n'est pas un « produit fini ». En effet, dans son corps physique, il est soumis à son

L'éthique du cœur et du penser de l'homme est liée à la lumière spirituelle qui luit au travers de son intelligence.

instinct et à l'inextricable mélange du bien et du mal, mais de par son être intérieur, il est appelé à développer ses grandes possibilités. L'éthique véritable réside dans l'équilibre absolu, la voie du milieu.

Si le dictionnaire définit l'éthique comme « le désir instinctif du cœur humain d'être juste et de faire le bien à l'égard de tous parce que cela donne une satisfaction et que cela élève », il y manque encore une dimension.

Dans *Éléments de philosophie ésotérique**, G. de Purucker écrit :

« L'éthique du cœur et du penser de l'homme est liée à la lumière spirituelle qui luit au travers de son intelligence. Elle est un guide, une lampe devant ses pieds lorsqu'elle est honnêtement suivie. Jamais elle ne trompe, elle donne au cœur humain une paix infinie. »

On s'adresse ici au pouvoir latent de l'âme afin qu'elle s'ouvre à cette lumière spirituelle. C'est l'âme ainsi éveillée qui éprouve la joie d'une compréhension toujours plus profonde des causes de tous les dilemmes.

* G. de Purucker, *Beginnelsen van de esoterische filosofie (Éléments de philosophie ésotérique)*, Den Haag, 1998.

Le serment (extraits)

Je jure/je promets que j'exercerai ma fonction de manière intègre et scrupuleuse. Je jure/je promets que j'évaluerai soigneusement tous les intérêts en jeu, à savoir ceux des clients, des actionnaires/membres, des employeurs et la communauté au sein de laquelle l'entreprise opère.

Je jure/je promets que, dans cette évaluation, l'intérêt du client occupera une place centrale.

Je jure/je promets que j'aurai une attitude d'ouverture, que j'accepterai d'être évalué et que je connais ma responsabilité envers la société.

Je jure/je promets que je m'efforcerai de maintenir et promouvoir la confiance dans le secteur financier.

C'est ce que je déclare et promets ! / Que Dieu Tout-Puissant m'y aide !

Source : <https://nl.wikipedia.org/wiki/Bankierseed> ress.com/
2015/03/04/quaternion-ein-modell-zwischen-sein-werde"

Un processus qui a des limites

Les vies comme les cultures suivent dans l'espace et le temps un processus résumé en ces trois mots : monter – briller – descendre ; ou bien : croissance - épanouissement - déclin. On passe progressivement de l'une à l'autre de ces trois phases et la dernière se termine abruptement par le passage de la frontière, quand l'organisme se décompose. Si progressif que soit le glissement d'une phase à l'autre, on décèle pourtant des démarcations, qui ont leur raison d'être.

A

Au cours de la première phase, celle de la petite enfance, des limitations sont déjà posées : dans l'éducation, par exemple, on marque des frontières ; parfois on les impose, parfois on n'en pose pas suffisamment, car sans cadre un enfant ne saurait trouver sa direction. Les éducateurs doivent poser clairement des balises qui aient du sens pour qu'il arrive harmonieusement à la phase deux, celle de l'âge mûr où, de nouveau, des limites devront être déterminées. À la puberté, cela peut provoquer des phases violentes si les jeunes se rebellent, obstinés, agressifs ou impétueux, pour revendiquer un nouveau domaine d'autonomie. Quand tout se passe harmonieusement, le nouveau domaine qui s'ouvre est apprécié à sa juste valeur, investi de manière dynamique et occupé de manière sensée. Parfois la tendance à vouloir franchir les limites ne cesse pas. De manière provoquante on tente alors de renverser les valeurs établies et les normes qu'elles supposent – cela quand un élan révolutionnaire veut se poursuivre. Toutefois, en général, on s'apaise dans l'équilibre de son propre système de valeurs et de normes et on arrive à s'y épanouir. Cela se passe autrement dans le passage de l'épanouissement au déclin, de «briller» à «descendre», quand on atteint la troisième phase. Dans les meilleurs des cas, observant la relativité de tout, on porte un regard positif sur le résultat de sa vie. Avec le temps, la vision des choses s'est fortement élargie et cela peut apporter plus de profondeur. Les frontières semblent se lever par le fait de plus de transparence ; le passage d'un domaine à l'autre en est rendu plus facile. On inscrit le sens de sa vie dans un contexte global, à



l'échelle du monde. Toutes frontières peuvent même s'effacer dans la conscience qui dès lors s'inscrit dans l'universel et la lumière de l'éternité peut opérer une percée. Descente ou déclin prennent l'allure d'une maturité nouvelle, d'une richesse, auxquelles d'autres pourront puiser. Expérience de vie et acquis sur le plan de la conscience deviennent des moteurs de renouvellement et de transformation. La fin qui approche se mue en un grand mystère ouvrant sur une continuité de l'esprit dans l'unité, dans l'universel. Bientôt se forge la conscience hermétique où la mort n'est pas une réalité absolue.

Nous discernons donc trois phases dans le cours de la vie : «monter – briller – descendre» qui correspondent à «délimiter», puis «passer ou franchir les frontières», et enfin : «lever les barrières». Ces phases se retrouvent également à l'échelle de notre culture, marquée notamment par les Manifestes Rose-Croix du XVII^e siècle. Examinons donc cette période de l'histoire. Cela commence par une impulsion inédite durant le premier quart de ce XVII^e siècle, la tentative d'implanter en Europe une culture nouvelle pour l'Occident, pleine de valeurs novatrices et à propos de laquelle le *Témoignage de la Fraternité de la Rose-Croix* parle d'un « nouveau-né sain et vigoureux ».

Maladies d'enfance de l'Europe

En cherchant à s'établir, à fixer son cadre et à tracer ses frontières, cette culture a connu bien des maladies d'enfance. Pour commencer, la conception rosicrucienne de l'homme universel hermétique ne trouva pas d'ancrage. Giordano Bruno n'eut pas

le temps d'introduire cette magnifique conception de l'homme dans l'ensemble que devaient former la religion, la science et les arts puisque son long emprisonnement fut suivi d'un procès qui le condamna au bûcher. L'absence de toute ouverture à une vision nouvelle en matière de science et de religion fut cause de beaucoup de souffrance et mit en péril le projet à ses débuts. Boehme, Andreae et Comenius ont tous trois subi une période d'incompréhension et d'hostilité qui s'accompagna même de violence. Pourtant, dans les domaines des arts et de la science, des délimitations furent instaurées, signes évidents d'une culture nouvelle. On constate que le bon sens et un regard plus objectif sur la réalité gagnèrent du terrain en éliminant du domaine de la science la superstition et le dogmatisme religieux. Cela notamment grâce à de nouveaux instruments qui permirent d'approcher la réalité d'une façon indéniablement plus objective. Le télescope, le microscope et l'astronomie firent reculer la superstition liée aux devins astrologues, prompts à escroquer un public crédule. L'alchimie trouva une base pratique avec la chimie et la découverte des composants de la matière. Le système planétaire mécaniste et rationnel de Newton et Descartes en vint à déterminer la pensée scientifique, et à la délimiter. De cette époque date le dicton populaire : «mesurer fait connaître». Avec Spinoza, on vit une conception supérieure du Divin s'énoncer et prendre sa place – une conception hermétique qui, jusqu'à ce jour, se révèle pleine de fraîcheur.

Au sein des arts aussi, la culture nouvelle parvint à faire sa demeure. La peinture hollandaise en est un bel exemple. Une percée dans le domaine musical se réalisa en donnant une base illimitée aux expressions et aux climats musicaux, alors que jusque là de nouvelles mélodies ne pouvaient être inventées qu'en utilisant des modalités rendues légitimes par la science des accords appelée l'harmonie. Comment ne pas penser à Shakespeare dont l'expression hermétique inégalée fut une impulsion novatrice autant pour la culture que pour la spiritualité !

On pourrait affirmer que la première phase de notre histoire culturelle récente, qui dura jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, s'est manifestée dans une précision, une clarté, un réalisme qui ont pris corps grâce à la mesure et au nombre. Dans le domaine de la musique, Bach en est un éminent représentant.

Dépasser les dogmes, le nombre et la mesure

Voyons ce qu'il en est de la deuxième phase, celle de l'éclat et du franchissement des limites. Une attitude révolutionnaire gagna du terrain et culmina avec la Révolution de 1789, dans la lutte des classes au sein de la société. La noblesse fut forcée d'abandonner de nombreux privilèges.

On ne tarda pas à rejeter la rigueur et l'ordre de la phase qui se terminait. Les révoltes, les émancipations, les inventions, les expérimentations se frayèrent alors un chemin, ce qui ne se fit pas sans s'accompagner de provocations et de mains armées. En dépassant ses limitations, la technique donna vie à l'industrie ainsi qu'au développement de la photographie.

Les idéologies trouvèrent un fondement indépendant de la religion et furent expérimentées au sein de la société. La colonisation fit reculer les frontières des empires européens, lesquels établirent des réseaux de comptoirs au-delà des océans. L'Afrique fut morcelée et partagée entre les nations européennes.

Le romantisme s'éleva contre le rationalisme de la première phase évoquée de sorte

Dans les domaines des sciences et des arts, nous trouvons des signes évidents d'une culture nouvelle
.....

que par la suite, l'abstraction put gagner du terrain dans la peinture et la musique. On tenta expérimentalement de s'affranchir de la tonalité. Les arts plastiques suivirent la même impulsion ainsi que la prose et la poésie quand des auteurs comme Joyce, Becket et Pinter abandonnèrent la chronologie événementielle classique. Auparavant le réalisme du nombre et de la mesure avait irrité certains au plus haut point : Goethe, par exemple, trouvait Bach ennuyeux.

Ces dépassements des frontières propres à la deuxième phase purent déranger l'ordonnement général parce qu'on en vint à se détourner de manière conséquente et illimitée de tous rapports logiques et raisonnables aux seules fins d'être à tout prix original et novateur. L'art cessa d'être sublime, pour autant qu'il l'ait jamais été.

Dans le domaine de la science, ce phénomène transgressif de la deuxième phase se fit ressentir dans toutes les disciplines, provoquant des révolutions technologiques ingérables, en particulier dans le domaine militaire avec l'énergie nucléaire et la bombe atomique ; il fallait bien trouver des débouchés liés aux objectifs économiques de production.

En philosophie, les pensées idéalistes et matérialistes connurent une apogée, avec pour fruit une sorte d'instrumentalisation de la conscience. Dès le XIX^e siècle, la sagesse et les religions des cultures étrangères firent l'objet d'une quête. On s'intéressa surtout au bouddhisme, au taoïsme et à l'hindouisme. Dans les mathématiques et la physique, on dépassa les limites posées par la géométrie euclidienne en développant la mécanique quantique.

Au sein du monde religieux, il y eut des tentatives pour accéder à l'intériorité par l'approche ésotérique, en sautant le mur de la réalité matérielle observable.

Cette deuxième phase de passage de notre civilisation européenne qui débuta dans la seconde moitié du XVIII^e siècle se poursuivit jusqu'au XX^e siècle. Auparavant, Giordano Bruno avait eu l'immense mérite d'avoir été le premier à parler de l'infinitude de l'univers et à avoir suggéré sa relation avec le microcosme, et ce, avant les Manifestes Rose-Croix.

L'éveil au-delà de la culture

Nous voilà arrivés à la troisième phase, celle des « dé-limitations » où toutes les barrières sont aplanies. Les caractéristiques en sont la globalisation, les suppressions des douanes et de diverses législations, la transparence (ex. la glasnost soviétique), la perte générale des valeurs, l'universalité (ex. des droits de l'homme). C'est le crépuscule des idéologies et des dogmatismes ; les certitudes, les présuppositions, les axiomes sont détricotés.

Cette dégénérescence, qui va encore durer quelque temps, annonce la fin de la culture européenne. Mais cela signifie simultanément l'éveil, au-delà de la culture, de ce qui est spirituellement vivant, et la disparition de toutes frontières, ce qui permet l'expérience de l'unicité. Cette mystique de l'Un – de l'être unifié – permet une pratique, un comportement conformes à cet état de conscience dans lequel on se sent relié à tout, à tous, au détriment de son propre soi, lequel peut en souffrir. Cela demande le lâcher-prise ou « l'endura », mais si cette mort à soi-même, (bien connue dans le bouddhisme et le taoïsme), suscite une trop grande résistance, il en résulte une lutte, qui peut prendre des proportions apocalyptiques au plan collectif.

Après ce mouvement d'extension et d'abandon, il n'y a plus vraiment de retour



possible, excepté de manière pénible. C'est le constat de Christian Rose-Croix qui, voulant rebrousser chemin, doit faire face à un vent tempétueux plus fort que lui.

L'unicité dans la lumière de l'éternité

Cette réalité à laquelle nous avons abouti, qu'est-elle finalement ? La physique quantique nous en a donné un aperçu théorique. Pendant cette troisième phase – celle de la disparition des limites – on découvre de manière plus concrète ce qu'est vraiment la matière, à laquelle nous avons donné un caractère absolu et à laquelle nous nous sommes tellement attachés. Dès l'enfance, on nous a habitués à parler des objets et à penser aux choses comme si ils avaient une réalité immuable. À présent, cet ancien monde d'objets solides et ses lois naturelles déterministes se dissout au profit d'un monde ondulatoire réticulaire. Les concepts de particule élémentaire, substance physique, objet isolé, perdent de leur signification maintenant que l'univers nous

Des frontières
disparaissent,
de nouvelles
dimensions
apparaissent

.....

apparaît comme un réseau énergétique dynamique insécable. On fait l'expérience de cet univers comme d'un tout indivisible, toujours en mouvement, dont l'observateur est nécessairement partie prenante. L'observateur avec son microcosme est en même temps le macrocosme. Ce grand précurseur que fut Paracelse (au début du XVI^e siècle) l'avait déjà formulé : « Pour comprendre la véritable signification de l'alchimie et de l'astrologie, il est indispensable de bien se rendre compte de la parenté intérieure et de la similarité entre le microcosme et le macrocosme, ainsi que de leur interaction. Toutes les forces de l'univers sont potentiellement présentes en l'homme ; le corps et ses organes ne sont rien d'autre que les produits et les représentants des forces de la Nature. »

Dès lors, nous ne sommes plus les parties séparées d'un ensemble, nous sommes l'Ensemble. Aussi est-il logique que, dans cette troisième phase, nous rencontrions ce qui, sur terre, respire à partir de l'Un et dans l'Un ; celui qui, spirituellement, est appelé « l'esprit planétaire », « le Seigneur de la terre nouvelle », le Christ – Lui qui dit « de deux faire Un ». Toutes limites s'étant dissipées, nous rencontrons ce nouveau souffle à la fois comme le terme et l'infini de la culture européenne et occidentale. C'est le christianisme de l'accomplissement. C'est l'expérience d'une force sans âge et toujours disponible à l'usage de la terre nouvelle. Sa charge est légère comme celle du joug (dont il est question dans l'Évangile), puisque la vieille terre n'est plus. La matière de notre ancienne conception des choses, vécue par notre conscience passée, appartient au passé. Nous arrivons à voir les « choses » dans la lumière de l'éternité. Au travers de la terre ancienne, nous contemplons le mystère. Pour le dire comme J. van Rijckenborgh dans l'un des chants du temple : « Chaque chose sur terre vaut d'être adorée si, par la vie divine, elle est illuminée. »

Voilà la phase finale d'un processus qui a ses limites.

Qui possède la terre ?

Il se peut que d'autres cultures rencontrent la nôtre sur une base d'universalité. Mais pour une telle rencontre il nous faudra avoir atteint la maturité, et il nous reste beaucoup à apprendre.

Les Anglais colonisèrent l'Australie par l'usage de la force et la spoliation des terres du peuple aborigène, dont la culture était extrêmement ancienne. Des frontières furent tracées ; on délimita les terres à l'aide de pieux et de barbelés. « Voici notre territoire », se dirent les nouveaux propriétaires. Les Aborigènes ne comprirent goutte à ces affaires de territoires, de propriétés et de propriétaires. Plus tard, lorsque quelques-uns d'entre eux eurent des notions d'anglais, ils questionnèrent à ce sujet les colons, lesquels étaient incapables de franchir le gouffre culturel. Finalement, un autochtone qui avait saisi la mentalité des Anglais exprima la pensée aborigène : « We don't own the land, but the land owns us. », c'est-à-dire : nous ne possédons pas la terre, mais la terre nous possède.

Les frontières s'effacent une fois que, à la lumière du rapport microcosme-macrocosme, nous avons pris conscience de notre responsabilité vis-à-vis de la terre et que nous sommes en état de pouvoir nous situer en observateur au sein de l'Ensemble, cet Ensemble que finalement nous constituons. Car toutes les forces capables de dépasser les limitations sont présentes au centre de notre être. ✪



La Voie Royale

Dans la vision taoïste de la transformation et de l'alchimie, le chemin est appelé la « Voie Royale ». Ceci est exprimé dans l'idéogramme chinois wang (roi) représenté ci-contre.

Le trait horizontal supérieur symbolise Yang, le ciel ; le trait inférieur, Yin, la terre. Ensemble, ils constituent le monde de la dualité.

Le trait horizontal entre les deux symbolise Yong, le centre intemporel qui est au cœur de tout ce qui existe. Lui-même est immobile mais c'est lui qui rend l'interaction entre Yin et Yang possible (voir à ce propos le chapitre 11 du Tao te King : Les trente rayons d'une roue).

Le trait vertical est Te, le symbole de la force de Tao qui, depuis l'Un, s'écoule vers le monde de la dualité pour ensuite inverser son mouvement.

Le noyau de l'état d'être humain n'est à situer ni exclusivement dans le ciel (Yang), ni exclusivement sur terre (Yin), mais dans le milieu immobile (Yong) qui relie le Yin et le Yang.

Ciel	Yang	王	Tête	Homme
Milieu	Yong		Cœur	Neutre
Terre	Yin		Mains	Femme

Le Yong est également considéré comme le reflet de L'Unique, contenu en Tao.

Le Yong est le point où Yin et Yang trouvent leur équilibre : là où la terre fonde le ciel et là où le ciel élève la terre.

Par la continuelle interaction entre le Yin et le Yang, tout ce qui existe est aiguisé, frotté, poli, traversant ainsi un processus de transformation et une alchimie intérieure. Il en résulte que les mille et une choses qui existent sont sanctifiées et ennoblies. Après cela, tout retourne en Tao, en L'Unique.

Dans ce processus alchimique, tout l'art consiste à maintenir L'Unique parfaitement au milieu tandis que le Ciel et la Terre – Yang et Yin, le haut et le bas – opèrent la transformation par leur mutuelle interaction. Tout cela n'est possible que par le courant de force vertical de Te, l'énergie de Tao. Le Te donne aux dix mille choses la possibilité de transsubstantiation (dans le sens alchimique du terme). ★

A photograph of a vine with bright red autumn leaves against a misty background of water and buildings. The vine is the central focus, with several large, vibrant red leaves. The background is a soft, hazy scene of water and distant buildings, creating a serene and atmospheric setting.

dissertation

TEXTE SODALIS, J.P. WILS

Le grand Ami de Dieu du Pays d'En-Haut

Dans la tradition cachée des mystères d'Occident, on rencontre régulièrement la mention du «Gottesfreund vom Oberland», un éminent personnage de la spiritualité du XIV^e siècle. Il resurgit de manière récurrente comme importante source d'inspiration de courants plus connus. D'après la tradition, Johannes Tauler, Rulman Merschwin, Johannes Ruusbroec, Luther ainsi que les Rose-Croix classiques avaient tous un lien particulier avec cet Ami de Dieu. Pour publier de nouveaux renseignements au sujet de ce personnage énigmatique, cet article de Pentagramme a puisé dans des documents que l'Ordre des Johannites possédait à Strasbourg, découverts il y a deux siècles, mais restés jusqu'à ce jour quasiment inédits.

Selon les écrits, ce personnage mystérieux du XIV^e siècle, connu sous le nom de «Der Grosse Gottesfreund aus dem Oberlande», vivait retiré dans un ermitage qu'il avait construit lui-même et où il demeurerait avec quatre frères, un cuisinier et un intendant faisant aussi fonction de messager. Ils se tenaient cachés en un endroit secret en pleine forêt, quelque part en Alsace ou en Suisse. Un endroit introuvable sauf pour les autres Amis de Dieu qui, inspirés, parvenaient à le repérer. Pourquoi avait-il préféré rester incognito et vivre de manière anonyme jusqu'au-delà de cent ans ? Son histoire rappelle curieusement cette autre figure centenaire quasi mythologique : Christian Rose-Croix. Y aurait-il un rapport entre eux deux ? Rudolf Steiner en était certain et selon sa vision, avec ces deux figures, une nouvelle période de développement pour

l'humanité commençait au point le plus bas de l'obscurantisme spirituel où l'Occident était tombé. Un développement qui provoquerait un revirement à grande échelle, mais seulement au XXI^e siècle. Où en sommes-nous à ce propos ? Quels sont les nouveaux défis devant lesquels nous nous trouvons actuellement ? Dans ce contexte, quelles sont les grandes questions auxquelles nous sommes invités à répondre aujourd'hui ?

Sans traces

Tenant compte de l'esprit de l'époque qui est la nôtre, qu'est-ce que cette impulsion du XIV^e siècle signifie pour nous ? Si ceux que nous appelons «Amis de Dieu» appartiennent à toutes les époques et à toutes les cultures, qu'ont-ils à nous dire à présent ?

Revenons un instant au XIV^e siècle et considérons Maître Eckhart qui vécut en Rhénanie de 1260 à 1328 environ. Son

principal élève et ami, Jean Tauler, vécut à Strasbourg de 1300 à 1361. Par son intermédiaire, nous aboutissons directement auprès de l'énigmatique Grand Ami du pays d'En-Haut. De lui, on sait qu'il vécut de 1315 à 1420. Si ces données sont exactes, cette année, il y a donc exactement sept cents ans que le Grand Ami naquit au cœur de l'Europe, à Lucerne. Son père était un riche commerçant de la bourgeoisie aisée des environs de Bâle. Après le décès de ses parents, il se retira des affaires, rompit ses fiançailles et vendit propriétés et biens afin de se consacrer à la charité dans sa ville natale, et ce, cinq années durant avant de se retirer définitivement.

Par la suite, par des courriers que le message mentionné plus haut faisait parvenir, il resta en contact avec un monastère récemment fondé à Strasbourg, soit à trois cents kilomètres de son ermitage secret. Les frères johannites – à l’instar des moines-chevaliers templiers – le considéraient comme une sorte de maître éclairé et comme leur père spirituel. Quelques années après sa dernière lettre datant de 1380, ils partirent à sa recherche, mais ne parvinrent pas à le trouver.

Cinq cents ans plus tard, à la fin du XIX^e siècle, de savants théologiens comme Carl Schmidt, Auguste Jundt et Henry Denifle se plongèrent dans l’étude de ses écrits et avancèrent plusieurs hypothèses au sujet de l’identité de cet Ami de Dieu que l’histoire a retenu. Eux non plus ne parvinrent pas à le situer et durent cesser leurs recherches. En fin de compte, Denifle, théologien catholique de l’ordre des dominicains, prétendit que l’Ami de Dieu n’avait jamais réellement existé et devait être une invention de son ami Rulman Merswin qui aurait fondé, soi-disant en étroite relation avec lui, le monastère des Johannites vers 1370.

Ainsi fut-il mis fin aux recherches concernant l’identité de l’Ami de Dieu, son lieu de résidence et ce qu’il avait pu signifier pour le devenir de l’Europe. Pour Denifle, il aurait vécu seulement dans le monde imaginaire d’un petit nombre et il était donc inutile de le chercher ou de le suivre ; personne ne devait prendre ses écrits au sérieux.

Jean Tauler

Rudolf Steiner était d’un autre avis ; il affirmait que le personnage avait bel et bien existé et qu’il avait même joué un rôle éminemment important sur les plans politiques et religieux dans le grand combat d’émancipation de l’homme occidental. Pour lui, l’Ami de Dieu

n’était rien moins que le précurseur de la fraternité de la Rose-Croix et celle-ci serait donc issue de la mouvance des Amis de Dieu. Nous n’adoptons ni ne rejetons cette conception, et pourtant, en la prenant comme hypothèse de départ, il peut être utile et instructif de reconstituer le message de l’Ami au vu des lettres adressées aux autres Amis-de-Dieu. Parmi ceux-ci, l’un des plus importants était Jean Tauler qui vivait et prêchait à Strasbourg.

Le mentor spirituel de Tauler était Maître Eckhart, un dominicain comme lui. On connaît le rôle déterminant que cet ordre joua dans la lutte contre les Cathares durant le siècle précédent, avec le triste point d’orgue de Montségur, lorsqu’en 1244 tout un groupe de bonshommes ou «parfaits» périrent sur le bûcher. L’Inquisition de l’ordre des Dominicains n’était cependant pas uniquement dirigée contre ces hérétiques-là, mais également contre des frères dans ses propres rangs qui se risquaient à parler d’une foi intérieure et à manifester une attitude critique vis-à-vis de l’autorité hiérarchique, tant royale qu’ecclésiastique. Ainsi, Eckhart, attaqué par ses frères, dut se justifier lors de son procès. Rien d’étonnant quand on relit ce qu’il dit à propos de ses propres prédications : « Je vous dis que si vous n’êtes pas vous-mêmes convaincus de ce dont il est question ici, il vous sera difficile de me suivre ou de me comprendre. La vérité à propos de quelque chose ne peut être reconnue que par la vérité en nous. La bonne écoute porte en puissance la croissance de la compréhension, par exemple de la pauvreté de l’âme déjà présente en nous et appelée à une pleine réalisation. Ce n’est que par la seule acceptation de l’état de fait de notre pauvreté intérieure que nous pouvons comprendre celle-ci et

Chez les dominicains, l’Inquisition était aussi dirigée contre les frères de leur propre congrégation qui parlaient d’une foi intérieure

.....

être en état de lâcher notre semblant de richesse, notre suffisance, notre autosatisfaction et notre volonté entière. Plus quelqu'un abandonne son entêtement, mieux il comprendra la profondeur de ces paroles et en goûtera la vérité. »

La défense d'Eckhart

Au terme de l'interrogatoire, c'est frère Durandus, dominicain lui aussi, qui, avant la sentence finale, accorde la parole à l'accusé. Maître Eckhart commence comme suit :

« Éminences, frères, amis ! Cette nuit, j'ai eu un rêve. Je vis le Seigneur. Il se tenait seul sous le ciel dégagé, mais il était entouré de murs épais dans une grande ville. Ce rêve peut s'expliquer de diverses façons. Il fait pourtant comprendre quelque chose de la vie de chaque homme.

La seule chose qui soit libre en nous est le Seigneur en nous. Or il est toujours entouré de murs. Quand il nous entretenait des murs qu'il voulait détruire pour les reconstruire en trois jours, il envisageait les murs de la foi ancienne et de ses fermes convictions. Par sa mort, il les détruisit et par sa résurrection, il apporta un renouveau. La mort qu'il endura fut si complète qu'il se crut même abandonné par son père, si bien qu'il abandonna ainsi le dernier appui de la vieille forteresse.

Ce que j'ai toujours demandé à ceux qui m'écoutaient était de déconstruire leurs murs. Pour l'heure, à vous aussi je demande de faire tomber vos murs. Vous n'êtes peut-être pas conscients de ceux-ci, mais moi, je les vois très bien. En effet, vos murs étaient les miens. C'est en vain que je les prenais d'assaut jusqu'au jour où je vis que traverser les murs n'est possible qu'après la mort et la résurrection.

C'est ainsi que le Seigneur nous a pré-

cedés. Au travers des murs et des portes closes il approcha les siens. Après sa mort, ils étaient tout à fait ouverts à Lui et un beau jour ils le virent, ressuscité, au milieu d'eux.

De quels murs est-ce que je parle ? En fait, pour la vie, chaque parole est déjà un mur ! En tout cas, toute parole écrite, tout théorème, toute doctrine. Pour la parole qui coule librement depuis le cœur, depuis la source, ce sont des murs. Chaque dogme assassine la vie. Les murs derrière lesquels Paul vivait paraissaient impénétrables ; pourtant, sur le chemin de Damas, la lumière les traversa. Paul en sortit comme un ressuscité. Quand la lumière du Seigneur commence à opérer en nous, nos murs deviennent lumière, car Il les rend transparents.

À quoi reconnaît-on qu'Il commence à travailler en nous ? Quand nos prisons de pierres se lézardent à force de désirer la liberté. Désir qui s'intensifie quand Il nous fait percer la réalité et nous concerne par sa résurrection. Ce qui est ancien et connu se détache de nous comme un mur qui s'écroule. Ce qui est nouveau se laisse voir et nous rend enthousiastes. Nous découvrons le miracle de l'âme ; ses lacunes et sa pauvreté font place à une immense plénitude. Elle est entièrement présente dans chaque partie qu'elle remplit de vie sans que pour autant elle ait à se diviser. Ainsi voyons-nous comment, dans l'âme, l'unique et le multiple coïncident. Nous découvrons aussi l'espace de l'univers où le temps n'existe pas. Le temps se manifeste à l'intérieur de l'intemporel. Ensuite découvrons-nous que le passé et le futur coïncident avec le maintenant. Il n'y a rien d'autre que l'éternel présent. Ces visions ne sont transmissibles que par le cœur et de cœur à cœur. Les paroles sont inopérantes. Raison pour laquelle je ne fais pas trop attention aux paroles que

j'énonce. La seule chose qui m'importe est de rendre les murs transparents. Ce n'est pas autrement que nous parviendrons à nous impliquer mutuellement dans ce qui est indicible.

Je comprends que cela paraisse contradictoire. Rendre transparent... Comment vais-je expliquer cela ? C'est comme si Dieu interpellait les autres à travers moi. Ce que, ici, je demande ne peut être exigé, arraché. Ce que je demande ici, Dieu seul peut vous le demander. Je me rends compte de cela et pourtant je vous le demande. En ce moment, je réfléchis : ai-je suffisamment abattu mes propres murs ? Je ne demande pas d'être reconnu de vous, pas plus que je ne demande à Dieu que vous me reconnaissiez. Je Lui demande qu'il vous laisse voir par son cœur. Alors votre jugement sur moi sera le sien, prononcé par vous et accepté par moi. »

Là-dessus, tout à fait inopinément, l'un de ses confrères, Raimondus Bequini, prit quand même la parole et s'adressa à lui :

« Cher frère Eckhart, permettez-moi d'objecter brièvement quelque chose. J'interprète votre rêve d'une autre manière. Vous vous êtes vu vous-même, seul, abandonné de nous. Or il n'en est rien ! Vous êtes des nôtres ! Même dans votre égarement vous

restez des nôtres – oui, même dans le feu qui vous anime à défendre cet égarement. Mais un égarement est un égarement et doit être reconnu. L'égarement est le sort de l'homme. Hélas, il est trop souvent son enfant chéri. À y réfléchir, je trouve effroyable que par amour de la vérité nous puissions aboutir à l'égarement majeur.

Laissez-moi atténuer l'affaire. Vous parlez des murs que vous voulez démolir. Comprenez quand même que nous avons besoin de ces murs. Sans ces murs, nous sommes dans l'égarement complet. Cher ami, pour nous, ce ne sont pas des murs. Ce sont les piliers de notre foi ! Ils nous protègent de l'adversaire qui cherche à nous égarer. Ces murs seuls nous protègent de l'égarement. Sans eux nous serions perdus. »

Y a-t-il un pont pour enjamber le gouffre ?

Existe-t-il une passerelle entre l'église extérieure et l'église intérieure invisible, laquelle n'a pas de murs ? Entre la pensée établie et l'ouverture du cœur ? Le véridique et l'apparent peuvent se présenter l'un à côté de l'autre. Ceux qui disent connaître ne connaissent pas, selon Lao Tseu. Les Rose-Croix disent que le plus haut savoir consiste à savoir qu'on ne sait pas. Quant aux Amis de Dieu, ils parlent de « la pauvreté de l'âme ».

Le cœur ne recèle pas une bibliothèque pleine de livres sacrés ou de textes de sagesse. Il ressemble davantage à une boutique ouverte ou à une grotte où la Lumière qui n'est pas de ce monde matériel et temporel peut renaître de manière récurrente. Les gnostiques donnèrent à cette Lumière le nom de *Gnosis*, pure perception, radicalement différente de la connaissance raisonnable ordinaire. Au travers d'un Ami de Dieu comme Eckhart, la parole vivante s'exprimait

maintes fois et pouvait être reconnue par la lumière intérieure. Cela fut éprouvé comme une menace par l'autorité de l'Église institutionnalisée, de même que l'activité de Jésus représentait une menace pour les docteurs de la loi. La caractéristique de l'activité gnostique est de démolir ce qui est ancien et de construire ce qui est nouveau. En réalité, cette activité ne peut être organisée en un système, par des règles et suivant un enseignement fixé. La voie gnostique – pour autant qu'il soit question d'une voie – est la voie directe qui du cœur humain va vers le cœur divin, et inversement. Sans médiateur entre les deux et surtout sans autorité ni sanctions. Il y a seulement un enseignant ou une association qui n'aide qu'un certain temps, et qui, dès le tout début, insiste sur le fait qu'il s'agit d'un chemin intérieur que l'on ne peut parcourir qu'en autorité propre. Les Amis de Dieu le savaient mieux que quiconque. Appartenir encore à l'Église extérieure ne les empêchait pas de parcourir intérieurement un chemin de liberté. C'est ce qui provoquait une grande résistance du côté des autorités ecclésiastiques. Cependant le chemin de liberté intérieure renferme aussi un grand danger. Car de quelle liberté s'agit-il ? La liberté d'aller son propre chemin ? En vue d'obtenir au plus vite l'illumination spirituelle ? Libéré des règles et des obligations ?

Dans la *Theologia Deutsch*, l'un des plus connus parmi les écrits mystiques des Amis de Dieu, les Frères du Libre Esprit sont fort critiqués. À bien des égards, ils ressemblaient aux Amis de Dieu, bien que ces derniers les aient considérés malgré tout comme des imitateurs. Ils les voyaient plutôt orientés sur le maintien de la personne et considéraient leur philosophie comme une forme de matéria-

lisme spirituel. L'authentique processus spirituel – nous y reviendrons plus loin, dans un important sermon de Tauler – était considéré par les Amis de Dieu comme un processus de transformation radicale, objet de vives réactions dans les cercles spirituels existants. Le véritable Ami de Dieu devait manier sa barque avec précaution entre Charybde et Scylla. Une condition pour trouver la véritable liberté spirituelle intérieure était l'abandon de la volonté propre, en totale conformité avec la parole bien connue de Jésus :

« Père, non pas ma volonté, mais que ta volonté s'accomplisse. »

Les Amis de Dieu et, plus tard, les Rose-Croix étaient totalement orientés sur la reddition au processus de renaissance intérieure, à la croissance d'une conscience autre, nouvelle. Dans leur tentative d'établir une jonction avec l'Église existante, ils utilisèrent, à propos de cette voie spirituelle libératrice, les images et le langage familiers au grand nombre, soit le chemin de souffrance que Jésus dut traverser. Non pas pour s'accrocher à l'histoire sainte événementielle, mais pour en appeler à fouler ce chemin à l'intérieur de soi. Non pas avec l'Église comme autorité, mais exclusivement sur base de la conscience qui s'éveille depuis le cœur, le Seigneur à l'intérieur qui veut abattre

le vieux temple de la pensée et de la volonté personnelles pour en édifier un nouveau.

Eckhart, le pape, le roi, Armaguédon

Pour le prononcé final de la sentence, en 1328, Eckhart dut se rendre à Avignon où allait être présent le pape en personne. Toutefois à Avignon même ou peut-être sur la route, Eckhart mourut de manière tout à fait inattendue. Un supplice offensant lui fut ainsi épargné ainsi qu'une injure à son ordre.

Malgré tout, quelques mois plus tard, la nouvelle de la condamnation parvint à Cologne. À la plus grande satisfaction de ses détracteurs et à la tout aussi grande consternation de son ami et élève Jean Tauler.

Celui-ci, alors à peine âgé de trente ans, voyait Eckhart comme son grand exemple et sa source d'inspiration. Pour les Amis de Dieu, c'était une pilule amère, dure à avaler. Un schisme à l'intérieur de l'Église commençait à se dessiner. Cinquante ans plus tard exactement, soit en 1377, le Grand Ami de Dieu reçut l'inspiration de se rendre chez le pape Grégoire XI à Rome, de l'admonester énergiquement et de le sommer d'entreprendre un grand remaniement de l'Église. Le pape hésita ; finalement il n'osa pas faire le pas et lorsqu'un an plus tard il mourut, une lutte opiniâtre s'engagea pour sa succession. Ceci aboutit à un nouveau et important schisme. La déchirure à l'intérieur de l'Église se fit en profondeur. Celle-ci allait finalement résulter en la division définitive avec la Réforme voulue par Luther. Ce n'est pas un hasard si cette Réforme avait été fortement influencée par les Amis de Dieu, par l'œuvre de Tauler de même que par les nouveaux élans donnés par les universités de Tübingen et Wittenberg où se profilait déjà une nouvelle époque

pour l'Europe. Au XIV^e siècle, l'Église était encore toute-puissante. Presqu'irré-médiatement, la condamnation d'hérétiques conduisait ceux-ci à la mort sur le bûcher et en public. Quelques années seulement avant la condamnation d'Eckhart, l'une de ses meilleures amies spirituelles, la mystique Marguerite Porretre, fut livrée publiquement au supplice du feu. Le même sort échut à Jacques de Molay, le commandeur spirituel des Templiers. Le Roi de France, trop intéressé par sa puissance et ses richesses, était parvenu à convaincre le pape et ses cardinaux de condamner les Templiers ; c'était lors du concile de Vienne, située un peu au-dessus d'Avignon.

Au cours de ce concile, Eckhardt avait été témoin des jeux de pouvoir acharnés entre le pape et le roi. Le pape perdit la partie et le souverain put, à sa guise, confisquer toutes les possessions des Templiers, trop riches et trop puissants à son goût. Cela permit au roi de France de financer ses guerres. À l'époque, beaucoup étaient d'avis que le temps annoncé pour Armaguédon était venu. Qui était l'antéchrist ? Le pape ou le roi, ou bien l'étaient-ils ensemble ? À cette époque où l'on suppliait qu'arrive un nouveau sauveur, on cherchait à l'identifier et on se demandait comment la nouvelle Jérusalem allait pouvoir se construire.

Toutefois, la nouvelle Jérusalem ne se construit pas dans le monde matériel ; la suite de l'histoire allait le mettre en évidence. Vers 1350, les calamités accablèrent l'Europe. Entre le pape et le roi de Bavière, la tension était vive ; les villes durent choisir leur camp. Un tremblement de terre ravagea Bâle et Strasbourg. Une peste fatale anéantit presque la moitié de la population des grandes villes. On imputa la faute aux juifs, mais pour le Grand Ami de Dieu, tout cela était en rapport avec l'absolu désordre

Pour les
Amis de
Dieu, l'important était la
soumission
totale à la
conscience
naissante,
tout autre

dans la vie spirituelle de l'Europe. Il était d'avis que la culture européenne, tombée dans un grand obscurantisme, en était à son point le plus bas. Nulle part il ne restait de lumière au cœur des hommes. Tout le monde vivait dans l'angoisse du cataclysme suivant ou de la condamnation à l'enfer consécutive à cette vie. Les hommes de pouvoir, aussi bien les spirituels que les séculiers, se laissaient conduire par leurs intérêts propres et oppressaient les populations dépendantes d'eux. La situation était désespérée, un changement urgent s'imposait.

Revirement radical

Durant cette époque, Tauler vivait retiré et veillait à ne pas se mettre les autorités à dos. Néanmoins, en Rhénanie, il était considéré comme un des meilleurs prédicateurs. De Cologne jusque Bâle, il jouissait d'une grande notoriété. À Strasbourg, en l'année 1350, il reçut la visite d'un jeune de quinze ans qui lui demanda de devenir son confesseur et son conseiller. C'était un laïc qui, comme Tauler, était issu d'une famille de commerçants bourgeois assez aisés, ce qui lui donnait la possibilité de voyager fréquemment. Tauler n'apprit pas grand-chose de plus à son propos ; par contre les yeux du garçon rayonnaient une sincérité et une foi profonde. Il demanda à Tauler de bien vouloir faire une prédication portant sur la perfection. Tauler hésita un moment puis consentit, bien qu'il se demandât si ce jeune laïc allait pouvoir en saisir la portée vu qu'il s'agirait de haute philosophie en latin. Seuls ceux qui étaient instruits devaient être à même de comprendre, mais pas un jeune sans bagage intellectuel. Pourtant, Tauler fit le sermon en expliquant les vingt-quatre points de l'enseignement de Denis l'Aréopagite, une mystique du plus haut niveau, fruit de la philosophie grecque et

de la doctrine chrétienne du salut. Lors de la visite suivante, Tauler fut ébahi de constater que le jeune homme avait été capable, non seulement de comprendre mais encore de résumer point par point toute la prédication. Au nom du ciel, comment cela était-il possible ? La stupéfaction atteignit son comble lorsque, demandant à son interlocuteur ce qu'il en pensait, Tauler s'entendit dire que tout ce qu'il avait prêché devait être vrai mais que l'intuition du jeune laïc donnait à sentir que ce n'était pas réellement vécu par le prédicateur, que ce n'était que de la sagesse livresque et pas une connaissance vivante venant de l'intérieur.

Influencé par cet avis très dérangeant, un important revirement se fit dans la

vie de Tauler. Quelque chose dans l'intervention du jeune homme l'avait profondément remué tant et si bien que les rôles s'intervertirent. Tauler eut l'humilité de lui demander si, au lieu d'être son élève, il voulait bien être son maître. Il s'ensuivit un processus de conversion intérieure radicale qui allait prendre deux années. Cela le conduisit finalement à une percée spirituelle. Conseillé par son jeune maître, le prédicateur se retira dans sa cellule au monastère et cessa de se présenter en public. Il aurait voulu également quit-



En 1366, la ville de Strasbourg accorda à Rulman Merswin et ses amis, qui voulaient fonder une maison spirituelle et un lieu de retraite, l'île Verte, site sur lequel deux siècles auparavant un monastère s'était déjà établi.



ter l'Église, toutefois son maître anonyme lui conseilla d'y rester et de se libérer, uniquement en son for intérieur, de l'institution de pouvoir qu'était l'Église. Dans son entourage, tout le monde pensa d'abord que Tauler était malade et, par la suite, qu'il était stupide. Il ne restait plus rien de son fier ego spirituel et, au terme d'un pénible processus et d'une nuit épouvantable, à la fin du mois de janvier de l'an 1352, il se fit une percée de la Lumière comparable à celle dont Paul fit l'expérience sur le chemin de Damas. Dès ce moment, son mentor lui permit de prêcher à nouveau. Mais ce fut un fiasco car il s'avéra qu'il n'était plus que l'ombre du grand prédicateur apprécié d'autrefois. Alors qu'une église s'était remplie de monde plein d'attente à son endroit, depuis la chaire de vérité il ne put articuler le moindre mot. La seule chose qu'il parvint à faire fut de pleurer, pleurer et encore pleurer. Les larmes avalées lui nouaient la gorge. Pour ses confrères et consœurs, pour les gens du peuple, il était un homme fini : ce prédicateur célèbre qui avait su si bien et si élégamment formuler ses idées n'existait plus.

Comment allez-vous rencontrer l'Époux ?

Pourtant, une fois encore il eut l'occasion de prononcer un sermon. Cette fois, ce n'était pas pour le peuple mais pour des bégards et des béguines. De cette prédication d'avril 1352, voici quelques passages qui sont à situer dans leur contexte mais dont la vivante essence est aujourd'hui encore très parlante :

« Chers amis, il y a deux ans je fis pour la dernière fois un sermon ici. En vertu des habitudes, j'avais parlé en latin pour traiter des vingt-quatre points portant sur la vie parfaite, d'après les écrits de

Denis l'Aréopagite. J'ai pris la décision de ne plus agir ainsi et de ne plus parler en latin qu'en présence d'érudits souhaitant approfondir la philosophie. Avec vous, je parlerai dans notre langue maternelle et comme entre amis. Intériorisons-nous à présent pour implorer la grâce de pouvoir écouter de la juste manière.

J'ai choisi comme texte un verset de l'évangile de Matthieu : « Voyez, l'époux vient. Sortez à sa rencontre. » L'époux représente la Lumière rayonnante du Seigneur, la Lumière en nous ; l'épouse, c'est nous, c'est notre âme.

Chers amis, nous sommes appelés à aller tout ouverts à la rencontre de l'époux. Mais peut-être nous manque-t-il la vision de la juste voie et peut-être que toutes les voies semblent être si décadentes que nous avons perdu la bonne. Oui, pour beaucoup d'entre nous la voie est devenue tellement étrangère que nous ne nous sentons tout simplement plus en état d'aller à la rencontre de l'époux, malgré l'ardeur de notre désir. Voilà ce dont je me propose de vous entretenir. N'est-ce pas que chacun peut se vivre comme une épouse ? Comment allez-vous rencontrer votre époux, votre bien-aimé qui souhaite établir une relation avec vous ? Chers amis, il me semble évident qu'en tant que fidèle épouse vous allez éviter tout ce qui répugne au bien-aimé, comme être trop tourné vers les plaisirs superficiels, vers les manières, vos propres satisfactions et affaires matérielles, donc plus qu'il n'en faut pour les besoins raisonnables. Vous ne devez pas faire étalage de vos succès, de votre beauté, de votre bonne conduite et de vos savoirs. Il est avantageux d'être qui vous êtes, modestement et de façon naturelle. Si, à cause de votre bien-aimé, vous êtes prêts à laisser tout l'extérieur auquel vous êtes attachés, vous commencerez à lui plaire. Alors le Bien-Aimé vous dira :

« Si tu veux vraiment me rencontrer en tant qu'Époux, je te demande de parcourir une partie du même chemin que moi j'ai parcouru. Pendant trente-trois ans, j'ai eu faim et soif, subi le froid, l'outrage et les coups et, en définitive, souffert une mort atroce à cause de mon épouse – par grand amour pour elle. Es-tu toi aussi disposé à tout abandonner et même à mourir à cause de l'Aimé ? De tout cœur et par amour ? Je te le dis, si ta constance et ton amour pour moi sont suffisamment profonds, toute peur disparaîtra.

Entendant ces paroles, tu es peut-être saisi de constater combien de réserves il y a encore en toi. Es-tu vraiment prêt à tout lâcher, prêt à un oui inconditionnel à ce que la vie t'apporte et te demande, que ce soit la maladie ou la santé, les joies ou les peines, le doux ou l'acide, le chaud ou le froid, le sec ou l'humide ? Es-tu prêt à abandonner ta volonté propre et à obéir à ton cœur, à la profonde Lumière en toi, à l'Aimé ? »

Qu'arrive-t-il quand l'époux éprouve l'authenticité de l'abandon de l'épouse ? Parce qu'elle l'en supplie, il lui donne un breuvage particulièrement suave et doux. Quel est l'effet de ce breuvage sur elle ? Elle subit encore davantage les tentations et les présomptions qu'elle supportait déjà. Et comme l'épouse commence à faire l'expérience que l'Aimé lui donne cela sérieusement et par une inclination bienveillante, elle le subit avec docilité à cause de Lui, à cause de son amour. Elle s'adresse à Lui, en disant : « Ah, cher époux, il est bon que ta volonté ne soit pas comme la mienne. Je l'accepte telle que Toi tu le veux. Je prends ce breuvage que tu m'offres par amour. Ce que cela entraîne pour ma personne en joie ou en peine, je m'y abandonne par amour pour toi. »

Plus l'époux décèle le sérieux et l'aban-

don de son épouse, plus il l'aime. C'est par amour pour elle qu'il la laisse souffrir selon sa nature, le temps qu'elle soit rendue belle et libérée de toutes ses entraves, impuretés et défauts. Finalement, une fois que tout cela est passé, il s'adresse à elle : « Tu es à présent belle, immaculée, ma chère épouse, et tu m'es agréable. » En sa proximité, elle sent son amitié et son amour incommensurables. Pour la joie festive des noces, le Père éternel de l'époux vient et parle à l'épouse : « Eh bien, ma douce amie, mon élue, il est temps de se rendre au temple. » Le Père prend par la main l'époux et l'épouse, les conduit au temple et les unit en un divin amour. Ils deviennent si intimes et si résolus dans leur union que ni dans le temps, ni dans l'éternité ils ne pourront être séparés. Une fois unis ainsi par ce mariage divin, l'époux dit : « Père éternel très cher, à présent qui sera, pour ce mariage, notre parrain ? » Et le Père de répondre : « Il faut que ce soit l'Esprit-Saint. Il vient et verse dans l'épouse le débordant amour divin de sorte qu'elle est transportée et devient ivre d'amour au plus profond d'elle-même, d'une ébriété qui lui fait oublier, dans la temporalité et dans l'atemporalité, autant elle-même que toutes les créatures. »

Chers amis, celui qui est invité à un tel mariage noble et spirituel et y parvient réellement, il éprouve et goûte l'authentique douceur pleine de grâce de l'Esprit-Saint. »

Ceci était donc le premier sermon du Tauler "rené", à la suite d'un processus qui avait duré deux années. À époque différente, langage différent. D'un côté, celui-ci s'accordait à la tradition existante, d'un autre, c'était celui de la rupture rénovatrice. Mais l'essence en était la foi profonde dans la nécessité et la possi-

Jean Tauler
partageait
avec son au-
ditoire ce qu'il
avait vécu
lui-même

.....

bilité d'une totale transformation intérieure. Le Tauler d'avant possédait déjà la connaissance intellectuelle concernant la perfection, mais maintenant, par la traversée d'un processus radical, il était tout imprégné de ce qu'il avait appris en théorie. Ainsi put-il réellement partager avec son auditoire. Par la force de son vécu, ses paroles avaient un tout autre effet que précédemment. D'ailleurs des choses étonnantes se produisirent parmi ceux qui l'écoutaient. Certains, si profondément touchés par ce qu'il exposait, perdirent connaissance ; un homme tomba à terre – on le crut raide mort. D'autres voulurent faire taire le prédicateur – c'en était trop pour eux. Du fait de tous les drames qui marquaient l'époque, la mort était familière à chacun. Les gens vivaient continuellement dans l'angoisse ; la vie quotidienne était faite d'incertitudes. Tout ceci entraînait chez beaucoup une grande ouverture à une voie salutaire hors des sentiers battus qui puisse les toucher dans leur essence profonde. Pendant les neuf années où Tauler prêcha encore, il confronta ses auditoires à ce chemin d'intériorisation absolue. Selon toute apparence, son discours parvenait encore tout juste à s'accorder avec les lignes directrices de l'Église ; ses ailes toutefois s'étendaient beaucoup plus loin. Jean Tauler s'était élevé bien au-delà de tout ce qui faisait l'objet de sa foi de jadis.

“Esclaves” ou “amis” ?

Deux cent cinquante années plus tard, les Rose-Croix exprimèrent la même conception en une formule triple : « En Dieu nous naissons, – en Jésus (l' Aimé) nous mourons, – par l'Esprit-Saint nous renaissions ». Nous renaissions en hommes nouveaux, autres. Essentiellement, il existait un lien direct entre les Amis de Dieu et les Rose-Croix.

La forme, l'expression étaient adaptées au lieu et au temps, mais l'essence qui s'y manifestait était intemporelle et illimitée. Ceux qui y étaient sensibles pouvaient la reconnaître dans les diverses formes d'expression.

La Lumière en nous reconnaît la Lumière, de quelque manière qu'elle s'exprime. Elle est transcendante et dépasse tous les noms, toutes les formes. Les mots appartiennent au domaine du mental, du connu, ils ne peuvent pas contenir l'essence.

Tauler parlait du « Sans fond » d'où surgissent et où disparaissent toutes les expériences de soi et du monde, mais qui, en soi, n'est plus du domaine de l'expérience, n'est plus un soi, ni le monde, mais Dieu seul. Nous naissons de Dieu, mais non dans le monde de l'espace et du temps ; nous naissons dans un présent vivant où tout ce qui est exprime l'Unique. L'Esprit vivant nous fait éprouver ce mystère même si notre pensée ne peut le contenir, le retenir. Comme le disaient les Rose-Croix : « Le penser le plus élevé est de ne pas penser ; le plus haut savoir est de ne rien savoir. »

Tauler dut encore se justifier parce qu'il ne qualifiait plus les croyants de domestiques ou d'esclaves de Dieu, mais d'amis. L'un de ses confrères, furieux, l'interpella : « Comment osez-vous vous placer sur la même ligne que le Seigneur, le Père, notre créateur ? ! N'est-ce pas là pure hérésie, orgueil ? »

Vers une ère révolutionnaire

Le nouvel homme qui s'est éveillé – mort en Jésus selon la vieille nature, rené en la force de l'Esprit-Saint – sait intérieurement que cet Homme-là n'est plus le domestique mais l'ami de Dieu, aussi serviable qu'il devienne pour le monde et l'humanité. Cette compréhension faisait que l'Église traditionnelle perdait

Nous naissons de Dieu dans un présent vivant – ce qui est un mystère absolu

.....

définitivement son pouvoir sur la personne, sur l'ami de Dieu. Ainsi, il y a sept siècles, commença une période nouvelle de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Au début, dans la conscience de quelques-uns, mais par la suite, quatre siècles plus tard, également dans la société. Cependant, il resterait encore beaucoup à faire avant que cette inspiration ne pénètre concrètement jusque dans tous les domaines de la vie sociale et quotidienne. D'ailleurs il s'agit d'un développement qui doit se produire comme de lui-même ; il ne faut pas que ce soit un idéal à poursuivre ou un programme organisé à exécuter.

Avant de poursuivre, voyons un peu ce qu'il advint du maître de Tauler, celui qui, d'après Steiner, était l'ami et le précurseur de Christian Rose-Croix ; celui qui, comme ce dernier, se réincarnait régulièrement pour relier le sort de l'Europe et les mystères occidentaux aux nouvelles impulsions fortement imprimées dans la profonde obscurité des temps d'alors. Voyons si l'inspiration émanant des Amis de Dieu et des Rose-Croix a conduit à une époque véritablement nouvelle ou seulement à une imitation, à un semblant de démonstration spirituelle.

Il est raconté qu'en l'année 1361 Tauler se préparait à sa mort et que, ce faisant, il était soigné dans une cabane de jardin près du monastère à Cologne, ville où habitait aussi sa sœur. C'est là qu'il invita l'Ami de Dieu pour un dernier adieu. Lors de cette rencontre, il s'avéra une fois de plus combien la vie de Tauler s'était radicalement transformée au point qu'il ne voulait d'aucune manière revendiquer la paternité de tous les sermons qu'il avait prononcés. C'était Dieu lui-même qui avait parlé à travers lui ; cela, il le sentait très clairement ; il en allait de même

pour l'Ami de Dieu. Toute sa vie avait été inspirée, c'était l'œuvre de Dieu et non la sienne. Sa contribution s'était limitée à une serviabilité dans l'oubli de soi.

Confiance en l'humanité

L'intervention secrète de l'Ami de Dieu est la démonstration que, lorsqu'il est formulé de manière chrétienne que Dieu aime tellement l'humanité qu'il fait devenir Fils en nous son Esprit, il ne s'agit nullement d'un fait unique datant de deux mille ou de sept cents ans. Cela peut se réaliser en cette vie pour chacun de nous. La preuve vivante en est que cela advint chez certains, comme en cet Ami de Dieu.

Que dit de lui-même cet Ami de Dieu ? Nous en apprenons quelque peu dans un livret offert aux frères johannites du monastère qu'il fonda avec le concours de son ami Rulman Merswin. Ce petit livre décrit la vie des cinq Amis de Dieu qui se sont retirés de la vie citadine, accompagnés d'un cuisinier. Parmi eux : son ami de jeunesse qui avait été un chevalier marié ; un juif que, à la suite d'une inspiration, il fit sortir de Prague ; un neveu, chanoine, versé dans les lois et les finances ; enfin, un autre chevalier. Soit une compagnie hétérogène d'hommes qui avaient bien connu la vie mondaine mais qui, à un moment donné, s'étaient sentis appelés à une vie absolument différente. Pour terminer, il dit quelque chose à son propre sujet sans s'attarder à des données concrètes, comme il l'avait déjà fait dans un autre petit livre où il parle de la vie qu'il a menée avec son ami de jeunesse jusqu'à leur conversion.

« Mes bien chers frères, maintenant que j'ai abondamment parlé de la vie de mes frères, je pense que vous m'en voudriez peut-être que je m'abstienne totalement de dire quelque chose à mon sujet. À présent je suis disposé à le faire, mais ce



sera le plus brièvement possible parce que cela ne m'enchanté pas. D'autant que je connais des gens qui ont été heurtés par les lettres de Paul, trouvant qu'il en avait dit trop à son propos et à propos de tout ce qu'il avait dû subir.

Bien chers frères, en cette époque désastreuse vous voyez tant de personnes qui se sont égarées et vivent dans un désarroi total et qui, pourtant, se présentent comme vertueuses, abouties ou pieuses. Aussi, je vous avertis et vous demande de vous protéger du monde car à maints égards la situation est périlleuse. Voyez, mes frères, on se heurte aux paroles de Paul alors qu'il était une lumière de l'Église et la modestie même, et on oublie qu'il n'écrivait à ses frères que pour la cause du christianisme au départ duquel il se trouvait. Il écrivait parce qu'il le jugeait nécessaire vu la situation. L'amour de Dieu le poussait à écrire mais en aucune manière il ne songeait à lui-même ; seule la gloire de l'Unique lui importait. Je suis convaincu que si, de son temps, il avait dû être questionné sur ses intentions – comme on le fit pour Jean-Baptiste – il aurait répondu comme ce dernier : « Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales. » Chers frères, en ce moment, j'ai confiance en l'humanité. Aussi terrible que soit la situation actuelle, j'ai pourtant confiance en elle. Si vous saviez tout d'avance et deviez me connaître, je n'écrirais rien à mon sujet. Sachez-le aussi, ce n'est pas de mon initiative que je vous écris. Considérez ces paroles comme venant de Dieu dont procède totalement le bien. Et puisqu'il doit en être ainsi, je dirai maintenant ceci sur moi.

Il ne m'est pas possible d'en dire davantage

Tout ce que j'ai raconté sur la vie de mes frères et ce qu'ils eurent à subir, je l'ai

vécu moi aussi, avec l'aide de Dieu. Par ailleurs, par la grâce de l'Esprit-Saint, j'ai aussi connu toutes les joies surnaturelles qu'eux ont connues. Tout au début du christianisme, inspiré par l'amour de Dieu, Paul écrivait pour aider la jeune communauté : « Je connais un homme qui, voici quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel, était-ce dans son corps ou sans corps, je l'ignore, mais Dieu le sait. » Chers frères, il me faut écrire de manière similaire au sujet de la grâce, ce qui peut-être pourrait vous agacer. Pourtant je crois que, si Paul devait encore être parmi nous, je ne m'estimerai pas digne de toucher à ses sandales.

La manière dont cela s'est produit, je vais vous la décrire avec l'accord de Dieu et par amour pour Lui. « Je connais un homme qui, voici trente ans, fut ravi, avec ou sans son corps, je l'ignore, Dieu le sait. » Si je vous dis qu'il est monté au troisième ciel sans savoir comment, mais avec l'accord de Dieu, je confirme que c'est la vérité. Pendant cette élévation j'ai assisté à des prodiges surnaturels et j'ai été empli d'une joie qui dépasse tout entendement, et pour laquelle les mots font défaut. Voici la raison pour laquelle je puis dire avec Paul : écoutez, il est bon d'être ici. Il ne m'est pas possible d'en dire davantage. S'il y a de grandes joies dans le royaume de Dieu, je n'en sais rien, seul Dieu le sait. Cependant je pense que si je devais posséder toutes les connaissances et expériences des hommes ayant vécu jusqu'à maintenant, cela n'équivaudrait pas le moins du monde à la plus petite des joies que j'ai éprouvées durant cette extase. La durée de l'immense joie éprouvée fut à la fois très longue et très courte.

Frères bien-aimés, pendant ce ravissement merveilleux il me fut donné de comprendre que j'aurais encore d'immenses souffrances à endurer durant ma

vie, dans ma nature humaine. Cela ne m'attrista aucunement et ne me coûta pas. Mieux, je m'en réjouis car mon ravissement me fit encore comprendre que Dieu n'éprouve personne au-delà de ses forces s'il est disposé à supporter l'épreuve. Dieu impose cette peine surtout aux meilleurs de ses amis dont Il connaît la maturité permettant de supporter la souffrance par amour. Quant à Lui, Il se dispose à secourir ses amis pour porter la lourde charge du côté où elle pèse le plus.

Très chers amis, je crains pourtant d'en avoir trop dit sur moi-même. Parce que je n'avais jamais cru que j'allais devoir en révéler autant à mon sujet, je préfère que tout ceci ne soit donné à connaître qu'après ma mort. »

L'épilogue de ce petit livre donne encore l'indication suivante. :

« Sachez, chers frères, que si la volonté de Dieu est que mon ami secret (Rulman Merswin) demeure plus longtemps que moi en ce monde, ce ne sera qu'alors que vous pourrez apprendre tout de ma vie. Car il découvrira à quel endroit ma vie est décrite. Si cela advient, il a mon accord pour dévoiler mon existence et celle de mes confrères. Il lui reviendra d'en décider s'il veut ou non révéler mon nom. S'il devait se faire que nous soyions dispersés au cinq coins de la chrétienté, je pense que j'irais dans votre sens. »

Le monastère de l'Île Verte à Strasbourg

Rulman Merswin, l'ami le plus intime du Grand Ami de Dieu, mourut en 1382 dans son monastère de *L'Île Verte*¹ à Strasbourg. Lorsqu'on rangea toutes ses affaires, on découvrit encore plusieurs lettres du Grand Ami de Dieu. Dans aucune d'elles n'étaient mentionnés son nom ni son lieu de naissance ni l'endroit où se trouvait l'ermitage dans la

forêt. Comme dans un puzzle sciemment composé, on y trouva aussi quelques indications sommaires. Par exemple, deux des frères étaient nommés Jean, dont le juif de Prague qui avait porté d'abord le nom d'Abraham, mais qui, lors de sa conversion au christianisme, adopta le nom de Jean. Deux autres frères s'appelaient Pierre et le cinquième, le chevalier Lutold. Le cuisinier était Konrad et l'intendant faisant aussi office de messenger, Ruprecht. Seuls les prénoms étaient donc révélés. L'ermitage devait se situer à deux milles (soit vingt kilomètres environ) d'une ville au bord d'une rivière et d'une certaine importance. Les frères s'étaient fait guider par un chien qui les précédait et qui, à un moment donné, s'était arrêté et avait gratté le sol.

Durant les années qui suivirent le décès du fondateur de la fraternité johannite, les frères ont en vain recherché l'endroit où ils espéraient trouver le corps du Grand Ami de Dieu. Ils cherchèrent surtout en Suisse. Rudolf Steiner, absolument convaincu de son existence historique, dit en s'adressant à un cercle restreint que ceux qui pourraient sentir qui il était, quels étaient son rôle et sa signification comprendraient pourquoi il est important que beaucoup de choses concernant sa vie restent secrètes jusqu'à ce que vienne l'époque où cela pourrait être révélé ouvertement.

En sommes-nous là en ce XXI^e siècle ?

Cela peut-il être dévoilé aujourd'hui et dans quel but ? Est-il préférable de considérer cela comme appartenant au passé et de ne le voir, au mieux, que comme une belle métaphore ? Y aurait-il au contraire une valeur ajoutée à en savoir plus au sujet de ce Grand Ami de Dieu et de son histoire ?

Voici l'avis que nous partageons. Nous pensons que cela a du sens de découvrir

le côté historique de l'existence du "Grosse Gottesfreund vom Oberland". Même si la vérité n'est pas dépendante du monde, cela peut faire une grande différence de savoir si ce qui n'est pas de ce monde s'est bien manifesté dans ce monde en tant que démonstration concrète, en tant que témoignage de la manifestation du Très-Haut. Car ainsi se démontre la possibilité de réaliser dans la matière son véritable soi. De fait, l'homme nouveau qui vient n'est pas une utopie, ni une idéologie, ni pure imagination – il peut devenir une vivante réalité. ✪

Tango des contradictions

Nous pouvons facilement nous représenter le champ qui relie les êtres humains comme étant bien plus grand qu'une ville, un continent ou une planète ; il s'étend en réalité sur des milliards d'années-lumière, sur des domaines visibles et invisibles, continuellement maintenus en mouvement par des forces tangibles ou intangibles. C'est un champ de vie pétri par le rayonnement divin à l'intérieur duquel nous poursuivons un développement tout en n'ayant que très faiblement conscience d'être reliés à ce champ.

C

Comme dans une salle de bal où l'on danse le tango, l'on y ressent une impression d'obscurité et de chaleur. Des tourbillons sonores de bandonéon, de violon et de piano entraînent les couples dans un tango envoûtant. Tous les participants se meuvent comme un seul homme dans l'énergie ondoyante de l'espace exigü. Au balcon au-dessus de la piste de danse, les musiciens se donnent totalement à leur partition avec exubérance et sensibilité, intériorisés et pétillants. Ils dirigent avec maestria les danseurs à travers l'espace.

Nous aussi, nous dansons de la même manière. Nous tournoyons, virevoltons les uns autour des autres, proches ou distants, expressifs ou intériorisés. Pas un seul moment nous ne nous perdons de vue ; nous ne nous lâchons pas un instant. Nous formons un seul corps mouvant. Nous dansons le tango du bien

et du mal, de l'amour et la haine, du jour et de la nuit, viscéralement sérieux ou lumineusement légers. Parfois nous trouvons ce tango des contradictions formidable, mais le moment d'après surgit la tristesse, sentiment que nous refoulons. Et tandis que nous nous laissons porter par la danse voilà que subitement le mur de la piste de danse se trouve devant nous. L'air de musique a changé et, à notre corps défendant, notre partenaire a pris l'initiative. Impuissants, nous sommes repoussés. Notre joie s'avère partielle, mais notre tristesse non plus ne saurait être absolue. Après quelques pas hésitants en arrière, nous arrivons, par un geste charmant, à faire tourner le vent. Le bandonéon jubile.

Et nous poursuivons la danse car il nous faut forcément danser. Comment en sommes-nous arrivés là ? Nous l'ignorons. Nous avançons dans la nuit

et chaque tango a déjà été répété tant de fois ! Nous avons éprouvé jusque dans la moindre de nos fibres chaque victoire, chaque défaite, chaque espoir, chaque désespoir, soit tous les incessants opposés. Mais peu à peu la lassitude s'installe. Nos mouvements perdent de leur exubérance, le rythme ralentit. Tout à coup, alors que nous manquons d'entrain pour reprendre le jeu, une question surgit à l'intérieur de nous :

« À quoi bon ? »

Notre vision s'agrandit subitement. Nous dansons peut-être encore mais cette fois en observant le jeu. Un jeu continu qui nous est devenu



LE MONDE, UN BAL ?

Une danse nouvelle qui vous transforme jusque dans chaque atome et vous met sur la voie de cette étoile qui rayonne là auprès de la source de votre être

pénible ; nous nous demandons enfin – oui enfin ! – ce qu'il y a en dehors de la salle de danse. Mais avant tout, y a-t-il un dehors ? Et surtout, existe-t-il un moyen d'échapper à ce qui nous a si éperdument passionnés ?

C'est ainsi que tout à coup, vous vous trouvez à l'extérieur et vous regardez cette belle nuit d'été avec ces millions d'étoiles. Le sentiment d'infinitude s'empare de vous ; pendant une minute vous éprouvez cette sensation enivrante de pénétrer jusque dans l'infini. Surgissent alors les questions habituelles : y a-t-il une limite à l'incommensurable ?

Toute manifestation est-elle limitée ? Quelles sont les limites du visible et de l'invisible, celles du rocher et du baiser, des hommes et des dieux constructeurs d'univers ?... Si tout est limité, nous vivons tous dans un espace séparé semblable à une salle de danse. Entre les murs de cet espace, nous naissons, nous mangeons, nous nous épanouissons et disparaissions. Dans ses murs nous dansons nos tangos de contradictions. Nous pensons être éveillés, mais en réalité nous sommes ivres. Nous nous laissons continuellement influencer, suspendus comme des marionnettes à des ficelles invisibles, à des forces inconnues de nous. Parce que nous sommes tous pris par la frénésie de la danse, il nous est impossible de penser qu'il existe un niveau d'éveil qui nous permettrait de faire de vrais choix. Mais celui qui décèle un tant soit peu une probabilité d'éveil, ne peut plus s'adonner au jeu... et pour ceux qui



dansent, il a disparu. Ce jeu exaltant de la danse entraînait chacun et tout le collectif à faire des choix que ne ferait jamais un homme conscient éveillé. Souhaitez-vous continuer à danser ?

Qu'éprouvez-vous face à votre incapacité d'arrêter ? Allez-vous faire comme les danseurs qui lentement s'écroulent pour, ensuite, aussitôt se relancer sur la piste, sans enthousiasme mais en obéissant à la routine ?

Quant à ce champ de vie dans lequel nous existons, il veille sur nous comme le ferait une mère. Nous sommes construits des éléments mêmes dont il est constitué ; nous nous nourrissons des fruits de ses domaines visibles et invisibles : la matière et les forces de rayonnement. Ce champ nous propulse et quand, pour finir, nous reposons la tête à tout jamais, les éléments se dissolvent et redeviennent des pierres de construction pour une nouvelle manifestation.

Il est donc très étonnant que nous ayons des désirs relatifs à un champ situé au-delà du champ existentiel courant. Imaginez cela : aspirer à l'unité dans un monde de dualité, à la liberté dans un monde de limitations, à l'éternité dans un monde de brièveté, et souhaiter l'immortalité dans une nature mortelle...

Un désir contre-nature

Comment cette aspiration est-elle possible ? Comment arrivons-nous à rechercher ce qui n'est absolument pas présent dans ce champ de vie dont nous faisons intrinsèquement partie ? En réalité, ce qui est plus étrange encore, c'est que nous ne nous posions pas plus souvent cette question, alors que, même si elles ne sont pas inhérentes à notre monde, des notions de perfection, d'amour inconditionnel ou d'éternité apparaissent dans notre vocabulaire.

Il y a sans aucun doute, au plus profond

de notre être, quelque chose qui nous parle depuis le grand espace entourant le petit local de danse, depuis le champ primordial, depuis la vie originelle.

Le jour où l'on entre dans l'espace du tango et de son champ de tension on est contraint de laisser ses origines derrière soi. Sur la piste de danse ne valent que les lois rythmiques propres au tango.

Dans ce local, tout est transitoire et contradictoire parce que c'est sa caractéristique même que de toujours finir pour ensuite recommencer.

Lorsque, l'espace de quelques instants, on se retrouve à l'extérieur, on prend conscience de la situation. Une étoile envoie sa lumière scintillante dans nos yeux et met tout l'univers intérieur en branle. Et voici qu'arrive votre tour ! Peut-être êtes-vous l'homme transitoire numéro dix mille. L'étoile apporte du mouvement dans votre noyau, ou à l'inverse, votre noyau attire la lumière de l'étoile – qui le sait ? Les impulsions se succèdent comme autant de suggestions venant du champ originel : Unité, Liberté, Amour, des valeurs éternelles qui n'ont pas leurs opposés ; affection, bienveillance, force, créativité... autant d'impulsions semblables à une mélodie toute nouvelle. Et vous l'entendez !

La danse cosmique

Vos prédécesseurs se donnaient corps et âme au tango mais à présent que vous vous trouvez à l'extérieur, votre système est las des incessantes gesticulations dépourvues de sens. La mélodie du champ des origines vous pénètre de plus en plus – au début, supplantée par les rythmes endiablés de l'orchestre, mais peu à peu plus distincte ; elle prend le relais avec une insistance accrue. Pour finir, inévitablement, s'invite une danse nouvelle dont les arabesques vous transforment jusque dans tous vos atomes.

Elle vous envoie vers l'étoile qui rayonne tout près de la source de votre être.

Même si vous êtes épuisé, vous n'avez rien d'autre à faire qu'à suivre le mouvement et à apprendre les pas de danse propres à cette mélodie divine. À force de danser, l'aspiration vers la lumineuse étoile qui vous guide s'épure. Vous cessez de lutter contre les forces de ce monde, de vous abîmer impuissant dans le choc des oppositions qui s'imposent à vous comme partenaires. Quelles que soient les vicissitudes des circonstances où vous vous trouvez, laissez votre noyau spirituel déterminer votre course. De la sorte vous vous protégez. La mélodie nouvelle et l'étoile-guide combleront votre désir le plus profond.

Finalement, vous vous habituez à être tout à fait extérieur au monde clos du tango et vous découvrez qu'autour de vous, bien d'autres ont déjà fait le pas. Sur une piste de danse autrement plus cosmophonique, certains se laissent timidement entraîner par la mélodie nouvelle, tandis que d'autres se laissent allègrement porter par les ondes fluides des nouveaux rythmes. ★

Résister oblige à travailler sur soi

Quel phénomène singulier que la résistance ! Qui ne connaît sa lourdeur, ses poings et ses pointes ? Qui ne connaît le combat contre elle ? La vie et la terre entières font sans arrêt naître de la résistance.

La résistance provoque des frottements, des frictions qui nous font faire des expériences – n'est-ce pas pour cela que nous sommes sur terre ? Sans elle, aucune force ne serait développée pour agir et avancer. On entend dire parfois : « Si mon fardeau devait tomber, la vie – ou le chemin – s'ouvrirait pour moi. » Au contraire, cette résistance est précisément la vie et le chemin. On peut donc la voir comme un phénomène très particulier. Pour l'élève, la résistance ou l'opposition représente même un instrument particulièrement utile.

Internet nous apprend qu'il y a actuellement soixante-cinq conflits armés et guerres qui sévissent dans le monde. Face à cela, l'énorme opposition que j'éprouve, en tant que rose-croix et citoyen du monde, est en même temps une motivation qui me pousse sur le chemin.

L'opposition à la violence, à la grossièreté et à tous les excès dans les livres ou à la télévision est également une incitation à faire un choix, à dire catégoriquement non à tout cela dans ma vie.

L'opposition au comportement des personnes de mon entourage me tend le miroir où je vois réfléchis mes propres traits indécents et inélégants ; si cela n'était pas le cas, je ne trouverais certainement aucun inconvénient à la situation. Le sens même de la résistance ou de l'opposition est de me faire constater qu'il y a quelque chose à travailler de mon côté. Il y a en elle une leçon bien emballée qui me sera donnée aussi longtemps que je ne l'aurai pas apprise. La racine de l'opposition est en fait que je ne veux pas accepter ce qui est, que je ne veux pas être où je suis, ni qui je suis.

La non-acceptation de cette réalité coûte beaucoup d'énergie, crée beaucoup de turbulences dans le cœur et la tête. C'est une lutte que je ne gagnerai jamais. Combat-

tre ma propre résistance ne fait que la renforcer – y mettre mon énergie ne fait que l'augmenter.

J. van Rijckenborgh, dans *La gnose chinoise*, explique la notion du wou wei, le non-faire, comme une tentative de neutraliser autant que possible les énormes différences entre les deux expressions de la conscience – lutter et résister – en vue de laisser prévaloir des forces d'un ordre supérieur qui puissent provoquer le détachement.

Le séismographe de mes résistances me fait clairement voir où je dois travailler sur moi. Ainsi je suis toujours exactement là où je dois être. « Où est le chemin ? Où est-ce que je me trouve ? Où le chemin conduit-il ? N'y en a-t-il pas d'autre ? »

Une voie d'entrée dans ce travail où il s'agit d'évaluer la résistance consiste à examiner la valeur que nous attribuons à un événement, une situation, une personne. Aussitôt que l'on fait abstraction de l'histoire qu'on leur ajoute, de la signification qu'on leur donne, il ne reste plus que la réalité nue, les choses telles qu'elles sont, sans plus. La vie est tellement simple ; c'est nous qui la rendons compliquée.

Qui n'accepte pas la réalité, subit des turbulences dans la tête et le cœur, et perd beaucoup d'énergie.

Nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont, mais colorées par ce que nous sommes. La résistance est par excellence une force de l'ego qui veut que les choses changent pour qu'elles soient à notre goût.

À ce propos, Bouddha dit : « Pas d'ego, pas de résistance ; pas de résistance, pas de souffrance. » Ce qui ne signifie aucunement que ma vie ne connaîtra pas de difficultés – Bouddha veut dire qu'en nous frayant une voie dans le labyrinthe de l'existence, nous pouvons quand même parcourir le chemin en accordant la victoire à la quiétude du cœur. La résistance coûte de l'énergie – s'en remettre au cœur en procure.

La revue **pentagramme** paraît quatre fois par an en allemand, bulgare, anglais, espagnol, finnois, français, grec, italien, hongrois, néerlandais polonais, portugais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Éditeur

Rozekruis Pers

Responsable éditorial

Peter Huijs

Conception

Studio Ivar Hamelink

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

Administration et abonnement

Éditions du Septénaire
2 Quai Saint-Thomas
F-67000 Strasbourg, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum v.z.w.
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secr.lectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

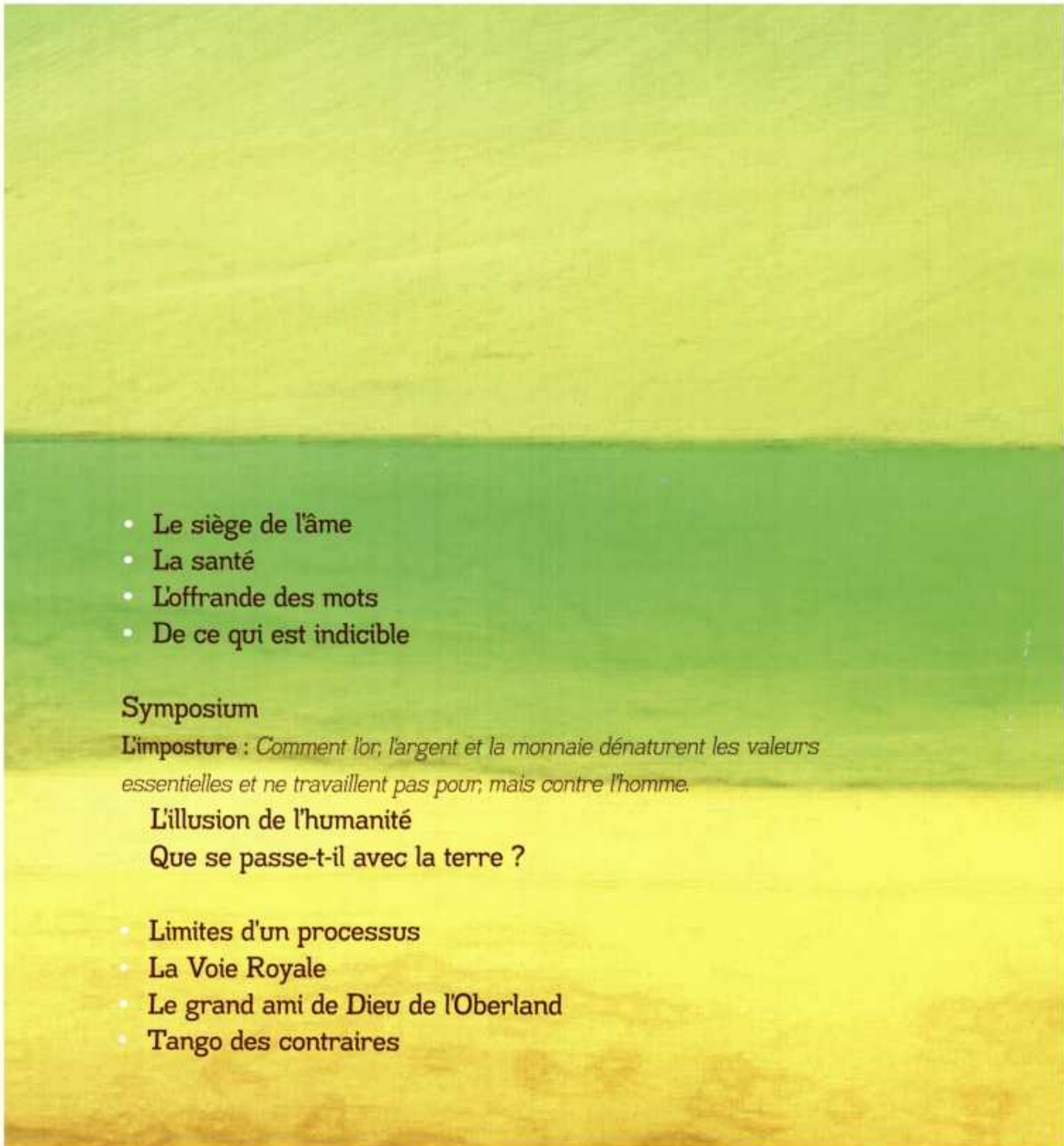
Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
<http://canada.rose-croix-d-or.org>

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting Rozekruis Pers
Bakenessergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers. Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.
ISSN 1384-2072 / CCP 18-406-9

- 
- Le siège de l'âme
 - La santé
 - L'offrande des mots
 - De ce qui est indicible

Symposium

L'imposture : *Comment l'or, l'argent et la monnaie dénaturent les valeurs essentielles et ne travaillent pas pour, mais contre l'homme.*

L'illusion de l'humanité

Que se passe-t-il avec la terre ?

- Limites d'un processus
- La Voie Royale
- Le grand ami de Dieu de l'Oberland
- Tango des contraires